

C A H I E R
DLettres québécoises Page D 3
Le feuilleton Page D 5Fleming et Lapointe Page D 10
Les gagnants du Grand Concours
de journalisme Page D 11
Formes Page D 12

Didier Decoin

L'envol de l'ange

Avec *Louise*, son tout dernier roman, Didier Decoin marie son amour des îles, sa passion des oiseaux, son admiration des femmes et son attrait profond pour le Québec à une histoire sur l'appel de la vie. Hommage au Québec à saveur folklorique.

MARIE-ANDRÉE
CHOUINARD
LE DEVOIR

C'était il y a une quinzaine d'années, sur les rives du fleuve Saint-Laurent, dans le pittoresque décor de Cap-Tourmente. Des milliers d'oies blanches revenant de cieus plus chauds atterrirent sur les batures, comme elles le font chaque année, coupant le souffle au journaliste, essayiste, scénariste, réalisateur, auteur de romans et membre de la prestigieuse académie Goncourt qu'est Didier Decoin.

«La beauté de ce spectacle, sa sauvagerie m'avaient tellement frappé que je m'étais dit qu'il fallait absolument que je m'en serve un jour dans un de mes livres. C'était dans un coin de ma mémoire, sur le disque dur.» Avec *Louise*, le Français Didier Decoin a renoué avec le Québec, où il est venu déjà à plus d'une reprise, mariant la France à «son petit cousin québécois», un pied à Saint-Pierre-et-Miquelon, l'autre à Trois-Rivières.

Envolée des oies. «La volée rassemblait plusieurs milliers d'oies. Le bruit de leurs ailes évoquait le claquement des grands draps que les lavandières d'autrefois secouaient avant de les étendre sur les prés pour les mettre à blanchir. Lorsqu'elles survolèrent la rive du fleuve le long de laquelle était arrêté le camion, elles masquèrent le soleil. Leur ombre fut si dense et courut si longtemps sur le sol que Manon eut le temps de sentir le froid matinal lui pincer la nuque», écrit Didier Decoin, évoquant ici la douceur de ses souvenirs.

Après *John l'Enfer*, qui lui a valu le prix Goncourt en 1977, puis entre autres romans *La Femme de chambre du Titanic* (1991) et *La Promeneuse d'oiseaux* (1996), l'écrivain a choisi de sonder les mystères impénétrables de la mort, désignant une Québécoise comme ange salvateur délivrant au passage une Française portée par le long fleuve tranquille de la vie.

Trois prénoms

Louise, Manon, Joanne. Une oie blanche et deux femmes. Les trois axes principaux de cette histoire de la vie, ou plutôt de l'urgence de vivre pendant qu'on n'est pas mort.

Joanne, la Française, 40 ans, mène une vie tranquille, avoisinant la platitude, dans une des îles aux grands vents de Saint-Pierre-et-Miquelon. Coiffeuse peu populaire, dans l'attente d'un amant de passage deux fois l'an, parfois excédée par une mère au profil de kleptomane, Joanne voit son existence grandement dérangée par l'arrivée soudaine d'une jeune femme aux allures d'Amérindienne, flanquée d'une oie blanche comme le commun des mortels l'est d'un chien.

Cette Manon porte le mystère et la bonne nouvelle à la fois: elle est morte et ressuscitée!

VOIR PAGE D 2: DECOIN



Un lecteur NOUS

Quel que soit son gabarit comme lecteur — on croit sans peine qu'il est considérable —, il a fallu à Alberto Manguel de l'audace, voire quelque témérité pour se lancer dans un projet aussi ambitieux que cette *Histoire de la lecture*, à laquelle il a travaillé pendant sept ans, d'autant que la lecture, ici, est à entendre au sens large: c'est tout acte de déchiffrement de signes, toute quête de signification. La lecture se confond avec l'histoire de l'humanité entière, y compris celle des peuples sans écriture; c'est l'activité humaine par excellence. «Nous ne pouvons que lire», affirme Manguel au début de son livre: c'est «notre fonction essentielle».

ROBERT CHARTRAND

Avec son *Histoire de la lecture*, l'entreprise d'Alberto Manguel est plus vaste que celle de Guglielmo Cavallo et Roger Chartier, les auteurs de *L'Histoire de la lecture dans le monde occidental*, parue l'an dernier au Seuil: Manguel se permet d'évoquer au passage l'écriture sumérienne, la bibliothèque d'Alexandrie, et de mêler à ce parcours vertigineux sa propre histoire de lecteur. Mais l'auteur n'est ni sot — loin s'en faut — ni prétentieux, puisque, de toute manière, «toute histoire de ce genre — faite d'intuitions personnelles et de circonstances particulières — ne peut être qu'une parmi beaucoup d'autres», son livre se veut une histoire de la lecture, la sienne à tous égards.

Manguel, un Canadien né en Argentine, a lu davantage que la majorité d'entre nous, mais moins, sans doute, que certains. Il a été, en tout cas, un lecteur précoce et privilégié. Tout enfant, la lecture lui servit de «prétexte à rester seul»: il était fils de diplomate et fut élevé à l'écart de ses parents par une nurse. Dans ce climat de solitude imposée mais qui convenait à son tempérament, les livres ont été ses véritables amis d'enfance. Et puis, à 16 ans, alors qu'il travaille à l'occasion dans une librairie de Buenos Aires, il a la chance extraordinaire de rencontrer l'écrivain Jorge Luis Borges, alors presque totalement aveugle: pendant deux ans, le jeune Manguel se rend chez lui pour lui faire la lecture. Borges, qui était un lecteur prodigieux, choisissait les livres — ils les avait parfois déjà lus —, il écoutait et commentait. Manguel ne s'y est pas trompé: le véritable lecteur, ce n'était pas lui, mais bien Borges: «J'étais simplement son bloc-notes, un aide-mémoire dont le vieil homme avait besoin pour rassembler ses idées.»

VOIR PAGE D 2: MANGUEL

Journal

L'histoire de l'humanité et l'histoire de la lecture confondues: le projet réussi d'Alberto Manguel

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE

fête ses 10 ans.

Recevez un livre-cadeau à l'achat de deux titres de la collection.

BQ

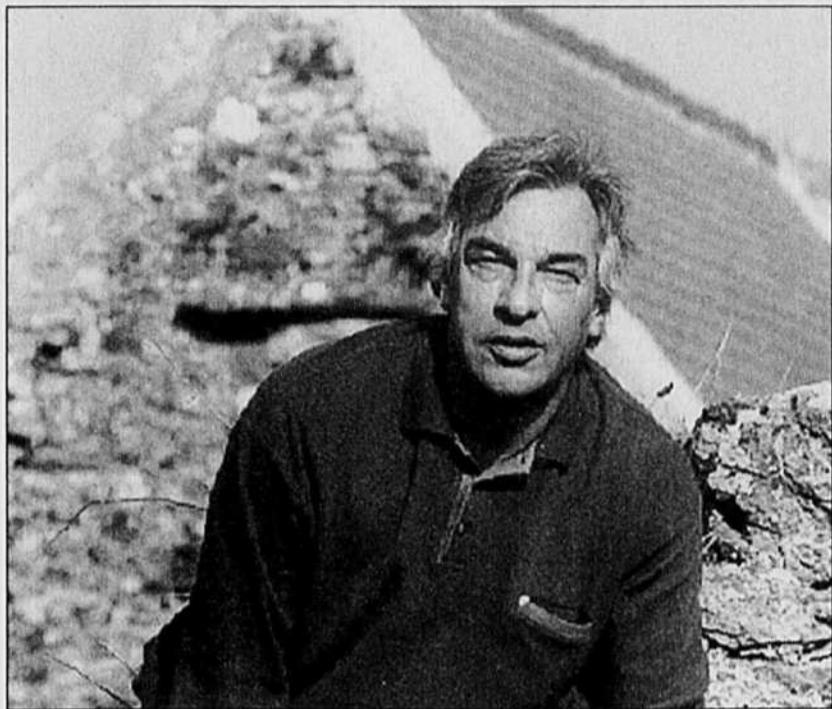
Offre valable jusqu'au 30 septembre 1998



LIVRES

DECOIN

Débarrassé de la peur de la mort, s'ouvrir à la vie



Didier Decoin

SUIITE DE LA PAGE D 1

Après avoir décidé de quitter son Trois-Rivières natal, la jeune de 20 ans fait une escale dans une réserve indienne de la Gaspésie qui présente aux touristes des spectacles typiques, s'y plaît tellement qu'elle en devient une vedette, se prêtant de bonne grâce à la Danse de la Soif malgré un cœur fragile. Un soir, Manon s'écroule, terrassée. On constate son décès, et quelques heures plus tard, son «cadavre» propulsé par accident hors de l'ambulance qui la transportait, elle se réveille, un peu ankylosée mais bel et bien vivante. «*La mort, ou ce qui en avait tenu lieu, la rendait avide de clarté*», écrit Didier Decoin pour expliquer sa soudaine soif de vivre.

«*Même si on finit par tout comprendre de la vie, tout savoir, il demeurera toujours ce grand mystère qu'est la mort*», expliquait Didier Decoin lors d'un récent passage à Montréal. *Y a-t-il quelque chose après la mort? Moi, j'ai ma propre conviction de croyant, et ça me gêne de penser seulement que des gens croient que c'est le néant après la mort mais continuent pour autant de fonctionner. Si c'est le néant, comment justifier alors l'effort de l'homme pour faire mieux?*

Didier Decoin n'a pas voulu sombrer dans les «near death experiences» mais s'est intéressé au retour de ces gens qui sont «débarrassés de la peur de la mort» et s'ouvrent soudainement à la vie, y puisant tout ce qu'ils peuvent. Manon, affublée de cette oie qui la suit tel un enfant suit sa mère, a décidé, à la suite de son étrange et merveilleuse expérience, qu'elle dirait oui à la vie et à tout ce qui y passe. Pour Joanne, dont la tendance est plutôt au négativisme, cette jeune et sensuelle femme aura l'effet d'une bouffée d'air frais dans un environnement plein de grisaille.

Malgré la sensibilité de l'auteur pour les beautés du Québec — ses descriptions du fleuve Saint-Laurent et des paysages bordant Cap-Tourmente sont tout à fait envoûtantes —, il aura succombé à la tentation, irrésistible pour plusieurs Français il semble, de patouer dans la mare aux clichés. Le choix d'une oie blanche et d'une «sauvageonne» s'adonnant à la Danse de la Soif — tel que l'indiquent les quotidiens français à la suite de la parution du livre en France — à titre de deux des trois personnages principaux en fera peut-être ronchonner quelques-uns. S'obliger à glisser les mots caribou («liquide typique à base d'alcool et de vin rouge»), chum («petit ami»), gnochon («abruti»), souffleuse («chasse-neige») ou plancher (dans le sens d'«accélérer»; ne serait-ce pas plutôt «clencher»?) en irritera peut-être d'autres. Mais le comble, non pas de l'ironie mais presque de la condescendance, fût-elle involontaire, vous assomme ici: affamées, assoiffées, après une scène intime, Joanne et Manon rêvent à l'élément de bonne chère qui leur ferait le plus plaisir. «*Joanne rêvait de vin français, un vin de Loire blanc et très frais, et Manon d'une poutine*», écrit Didier Decoin, précisant en bas de page au profit des lecteurs français la définition de ce mets typique. Et vlan! Ces expressions, Didier Decoin les a amoureusement parsemées ici et là, dans le but de rendre l'accent québécois à sa juste mesure. «*J'ai essayé de ne pas en mettre trop, pour ne pas donner l'impression d'une tentative folklorique, mais il fallait que je colore le texte pour donner l'impression d'un accent aux lecteurs français.*»

LOUISE

Didier Decoin
Éditions du Seuil
Paris, 1998, 377 pages

Ne manquez pas l'unique séance de signature de

Nancy Huston

à l'occasion de la parution de son nouveau roman

L'empreinte de l'ange

Actes Sud / Leméac

Vendredi le 5 juin de 17h à 19h
Seulement à la librairie

Champigny

4380 rue Saint-Denis - 844-2587 ou 1-800-817-2587
Tous les jours de 10h à 22h - Stationnement sur Drolet



EMMANUELLE TURGEON
LES BEAUX SURVIVANTS

roman

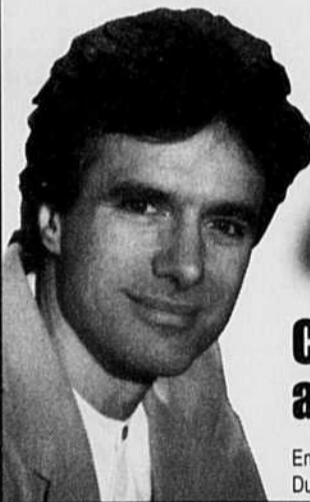


Un roman coup de poing, où se mêlent tendresse et violence, haine et amour.

LANCOT
ÉDITEUR

Les leçons de l'amour

- Père manquant: Fils et filles du silence
- Les hommes et leur mère
- Le drame des bons gars et des bonnes filles
- L'amour en guerre: Le couple est-il possible?



Guy Corneau

Conférences sur audiocassettes

14 95 \$

En vente dans toutes les bonnes librairies.
Durée approximative: 90 minutes chaque cassette.

Les Éditions LOGIQUES

Distribution exclusive: LOGIDISQUE

1225, de Condo, Montréal (Québec) H3K 2E4

Tél.: 933-2225 • Fax: 933-2182 • logique@cam.org • www.logique.com

Les mardis Fugère

Conférences littéraires à la Maison de la culture Frontenac
Tous les premiers mardis du mois, des écrivains se racontent, à 19 h 30

Il y avait une petite fille... marocaine? Neuf ans? Sur une plage aux Pays-Bas.

Je ne savais pas qu'ils en avaient, des putains de plages, aux Pays-Bas.

Nancy Huston, Instruments des ténèbres, Actes Sud/Leméac, 1996

Qui est Nancy Huston?
Une albertaine-Parisiennne-anglophone-francophone?
Venez percer le mystère aux Mardis Fugère.

L'Union des écrivains et écrivains québécois,
en collaboration avec
la Maison de la culture Frontenac,
vous invite à rencontrer:

Nancy Huston

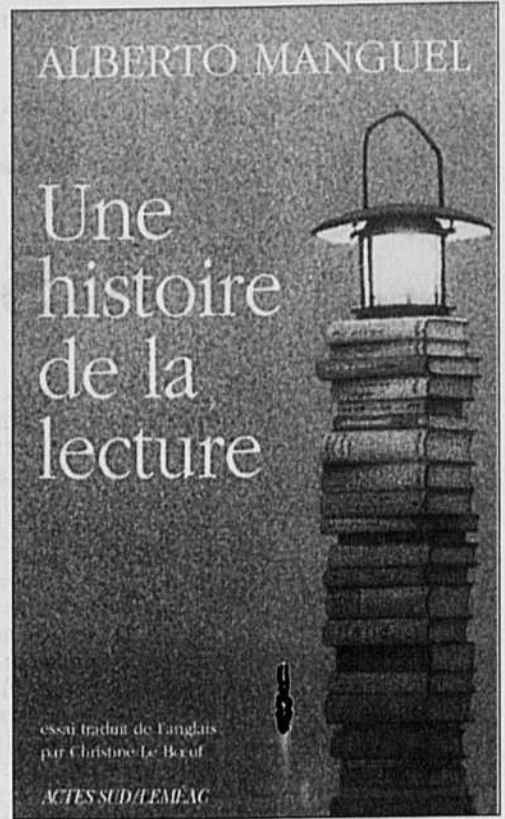
le MARDI 2 juin 1998, à 19h30

à la Maison de la culture Frontenac (métro Frontenac) - Entrée libre
Les mardis Fugère sont animés par Jean Fugère

UNEO
Union des écrivains et écrivains québécois

Ville de Montréal

Conseil des Arts du Canada
The Canada Council



MANGUEL

Parcours libre et cohérent

SUIITE DE LA PAGE D 1

Par ailleurs, Alberto Manguel, qui sait notamment l'anglais, le français, l'allemand, l'italien et l'hébreu, a pu se permettre de lire un grand nombre d'auteurs dans le texte; il a pratiqué les œuvres de certains d'entre eux: il a traduit Borges en anglais, de même que Mark Twain, Kipling, Paul Eluard et André Breton en espagnol. La traduction est aussi une lecture, proche de la création poétique, dit Manguel dans un très beau chapitre où il évoque la figure du poète Rainer Maria Rilke.

Car *Une histoire de la lecture* puise à toutes les sources, de l'histoire de l'écriture à celle de la diffusion des livres en passant par la physiologie de la lecture. Dans la première des deux grandes parties qui divisent le livre, Manguel retrace des «faits de lecture», c'est-à-dire la lecture à haute voix ou silencieuse, les lieux privilégiés pour lire ou le mécanisme intellectuel de la lecture, qui serait aussi complexe que celui de la pensée même — Manguel cite à ce sujet les recherches du chercheur québécois André Roch Lecours sur l'aphasie. La deuxième partie explore «les pouvoirs du lecteur», souvent redoutés au cours de l'Histoire, d'où l'interdiction souvent faite aux femmes de lire, les censures, les autodafés.

Ingéniosité et fraîcheur

Le livre d'Alberto Manguel pourrait n'être qu'une énumération fastidieuse de faits historiques célèbres ou méconnus. Mais chacun des quelque vingt-cinq chapitres est construit avec une ingéniosité et une apparente liberté qui donnent à l'ensemble une fraîcheur surprenante. Manguel se sert d'un événement historique — comme l'officialisation du christianisme par l'empereur Constantin —, d'un objet ou d'une œuvre — une pierre de l'époque mésopotamienne ou une photo d'André Kertész prise à l'Hospice de Beaune —, ou encore d'un souvenir personnel — une page de Kafka commentée par un de ses professeurs de collège — et, de là, par association d'idées, il passe à un tout autre objet ou événement qui contraste avec le premier tout en lui étant apparenté, puis il revient à celui-ci comme à une sorte de thème. Ainsi, l'empereur Constantin appelle l'exemple du roi anglais Charles 1^{er}, puis celui de Robinson Crusoe; Kafka peut mener à Socrate,

puis à Dante; la photo de Kertész, à un retable de l'artiste italien Simone Martini. Or il n'y a nul fouillis ici. Chaque exemple éclaire l'autre, comme le font les deux parties d'une métaphore réussie.

Le livre d'Alberto Manguel est un parcours libre mais profondément cohérent, une promenade dans la forêt des livres. C'est un authentique essai, au sens où l'entendait André Belleau, dans un article de la revue *Liberté*, paru en 1983: on y trouve des idées et des événements, mais «pour qu'ils puissent entrer dans l'espace transformant d'une écriture, il faut qu'ils soient comme entraînés dans une espèce de mouvement qui comporte des lancées, des barrages, des issues, des divisions, des bifurcations, des attractions et répulsions. Voilà qu'ils se conduisent au fond tels des personnages de fiction et qu'ils nourrissent entre eux des rapports amoureux, de haine, d'opposition, d'aide, etc. Il se produit une réelle dramatisation du monde culturel... » Il y a de cela dans *Une histoire de la lecture*: le savoir et la réflexion y sont créateurs.

Et si Manguel s'est beaucoup documenté, comme en font foi les nombreuses références et l'index des noms et des œuvres en fin de volume, son propos demeure toujours d'une parfaite lisibilité; ce livre s'adresse à un large public qui n'a pas à connaître l'archéologie ou l'histoire de l'art pour s'y sentir à l'aise et le lire avec plaisir. C'est un bel exemple de vulgarisation intelligente.

Et pour ajouter à la convivialité de l'ensemble, Manguel a agrémenté son essai d'anecdotes curieuses, comme celle d'un certain Tom Fleck qui, au début du XIX^e siècle, s'était improvisé conteur itinérant et avait réussi à transformer, dans l'esprit de ses auditeurs, un livre de l'historien Flavius Josèphe sur les annales juives en véritable suspense; ou celle des cigariers cubains qui, à la fin du XIX^e siècle, se faisaient faire la lecture pendant leur travail: comme ils avaient goûté particulièrement les romans d'Alexandre Dumas, ils baptisèrent un de leurs cigares Monte-Cristo. D'autres anecdotes, plus proches de nous, nous rappellent, s'il en était besoin, que «le livre est le fléau des dictatures»: en 1981, le dictateur chilien Augusto Pinochet fit interdire le *Don Quichotte* de Cervantès...

L'essai d'Alberto Manguel se lit comme un roman tant les faits et les réflexions y sont agencés habilement. Il est, de plus, abondamment illustré — d'enluminures de manuscrits, de portraits d'écrivains, de peintures et de bas-reliefs — en noir en blanc, d'une netteté parfaite, même si certaines images sont minuscules. Il est beau, comme le sont tous les livres chez Actes Sud. Il aurait pu, certes, être tout autre: Manguel lui-même, qui a l'esprit facétieux, se prend ultimement à rêver à une *Histoire de la lecture* qui n'aurait rien à voir avec celle qu'il vient d'écrire: sorte de livre idéal, un peu fou, qu'il lirait lui-même avec contentement et qui, surtout, n'aurait pas de fin. Car tant qu'un livre est lu, il demeure, heureusement, inachevé.

UNE HISTOIRE DE LA LECTURE

Alberto Manguel
Traduction de l'anglais par Christine Le Bœuf
Actes Sud/Leméac, Arles-Montréal, 1998, 428 pages

Les Bouquinistes du Saint-Laurent

À Longueuil
Du 3 au 7 juin

(devant le Centre Culturel Jacques-Ferron)

À Boucherville
Du 19 au 24 juin

(Parc Laramée)

À Montréal
Du 3 au 19 juillet

(au Vieux-Port)

Une production et réalisation d'Hélène Tirole



Des boîtes de livres à ciel ouvert!

Des livres anciens, neufs ou d'occasion, à tous les prix, pour tous les goûts.

en collaboration avec

LE DEVOIR CKAC 730

Journal montreal

LIVRES

LETTRES QUÉBÉCOISES

Deux enfances sous Duplessis

LES CALEPINS DE JULIEN
Bruno Roy
XYZ, Montréal, 1998, 358 pages

Bruno Roy est né en 1943. Après avoir fait des études supérieures sur le tard, il est devenu professeur de lettres; il est également poète et a été président de l'Union des écrivains québécois. Jusqu'en 1991, personne dans son entourage ne soupçonnait que comédien, des milliers d'autres à l'époque, il avait été un enfant abandonné, confié à des religieuses chargées de l'assistance publique, parqué dans une crèche puis un orphelinat avant d'être déclaré déficient mental pour des raisons de commodité administrative.

Bruno Roy avait été lui-même un de ceux qu'on a fini par surnommer les «orphelins de Duplessis», l'un des rares — sinon le seul — à s'être aussi bien sorti de cette enfance noire qu'on lui avait imposée. Sa réussite avait sans doute une saveur de douce vengeance. Il était à des années-lumière de son passé. Aussi hésitait-il lorsqu'on le sollicitait pour devenir le porte-parole de ces victimes qui réclamaient justice; mais il sentit bientôt qu'il y avait dans cette mission un «devoir de mémoire» auquel il ne pouvait pas se dérober: il y engagea sa notoriété et sa plume.

Roy publia en 1994, chez Borel, un essai, *Mémoire d'asile*, où il retraçait avec exactitude et une certaine retenue dans le ton les étapes de l'histoire des enfants de Duplessis; cela donnait néanmoins un dossier accablant où était mise au jour la collusion de l'État, des communautés religieuses et, dans une moindre mesure, du corps médical. Et il y eut le feuilleton télévisé *Les Enfants de Duplessis*, dont *Les Calepins de Julien* sont, pour une bonne part, la version romanesque. Roy s'est en effet servi des notes qu'il avait prises lors de la composition du scénario pour écrire son roman.

On y retrouve donc les mêmes personnages d'enfants et d'adultes de même que les mêmes épisodes, qui se déroulent de 1943 à 1959. De mois en mois, on accompagne ainsi Julien Lenoir, cet alter ego de l'auteur, qui affronte avec ses copains la vie carcérale que leur imposent les religieuses et leurs «moniteurs». Julien résiste mieux que les autres aux brimades et aux châtimements corporels grâce à l'affection d'une religieuse, sœur Odile, qui lui tient lieu de mère. Et il peut se réfugier dans ses calepins, où il note avec une maladresse touchante ses pensées et ses rêves. «Avec des mots, il a des provisions d'espoir qui donnent du sens à son quotidien.» Julien écrit aussi pour ne pas oublier, pour conserver une trace de ces journées tristes et monotones: «Il écrit pour avoir de la mémoire, pas seulement pour transcrire celle de l'ennui.»

Bruno Roy a ajouté à ce récit le témoignage de Julien au début des années 80, alors qu'il est devenu professeur et écrivain. Il s'efforce d'intéresser ses élèves à la lecture; il vit heureux avec sa femme; et il revoit ses camarades d'enfance, qui s'en sont moins bien tirés que lui. Et c'est alors qu'il mesure le renverse-

ment qu'il a réussi à opérer dans sa vie. Après avoir compté, pendant son enfance, sur l'écriture comme aide-mémoire, il lui a ensuite fallu chasser le passé. Sa réussite était à ce prix: «Dans mon cas, oublier a ressemblé à une lutte. L'oubli absolu fut mon combat pour me refaire une vie.» Une fois la victoire acquise, il peut de nouveau revenir en arrière, ne fût-ce que pour aider ceux qui ont eu moins de chance que lui à penser leurs plaies.

Les Calepins de Julien n'est certes pas un grand roman. Les épisodes de l'enfance sont relatés avec soin par une voix narrative qui se fait parfois compatissante; elle nous rend attachants ces enfants-victimes et détestables leurs bourreaux. Le sujet est si grave et il y a derrière ces mots tant de douleur réelle qu'ils emportent l'adhésion. Et on sera particulièrement touché par la quête de la mère, éperdue ici, infinie. Julien Lenoir ne se consolera jamais de ne pas l'avoir connue — Bruno Roy, lui, avait trouvé de très beaux accents pour évoquer la sienne dans *Les Racines de l'ombre*, un recueil de poèmes paru en 1994. Julien aura eu besoin de lui élever un monument funéraire, là où elle est peut-être enterrée, dernier hommage à cette femme à jamais inconnue. «Je suis comme à l'origine des choses. En son nom retrouvé, je réclame, en silence, la paix des ombres.» On ne peut que souhaiter la même sérénité à tous les orphelins de Duplessis.

L'ENFANT QUI RÉVAIT D'ÊTRE UN ARBRE

Claude Daigneault
Logiques, Montréal, 1998, 194 pages

On ne sait si l'enfance que relate Claude Daigneault est la sienne. Elle est, en tout cas, bien différente de celle de Bruno Roy, même si nous sommes, ici aussi, dans les années quarante. La famille est petite: une fillette de douze ans et un garçonnet, le narrateur, qui en a à peine cinq. Les parents sont de petites gens. La mère est engagée dans une guerre sainte contre toutes les formes de saleté: poussière sur les meubles, boue sur les vêtements, microbes — et sexualité. Le père, bon bougre au fond, est un homme simple qui supporte mal les obsessions — et les refus — de sa femme. Le grand-père maternel, prostré dans son fauteuil roulant, vit avec eux.

Le petit Julien, à qui sa mère interdit de jouer dehors, s'accommode plutôt bien de sa vie de reclus. La maison devient son terrain de jeu, et le grand-père son camarade. Il aime bien s'enfermer dans un placard pour rêver en feuilletant les comics que lui offre une voisine, la Veuve joyeuse, ou pour se confier à une peau de renard qu'il a baptisée Tonon. Il s'amuse parfois, s'ennuie beaucoup, mais sans en souffrir.

Ainsi s'écoule cette enfance sherookoise, racontée en une succession de saynètes où les événements comptent moins que les mille petits détails du décor — titres d'émissions de radio, vêtements, paroles de chansons —, à la manière de ces accessoires destinés à faire vrai au cinéma. Tout est d'époque. Certains épisodes, comme la visite paroissiale du curé, semblent d'ailleurs n'avoir pas d'autre but que de nous replonger dans ce bon vieux temps. On a l'impression d'y être, certes, mais il ne s'y passe pas grand-chose. On se réjouira brièvement de la fin de la guerre, le grand-père va s'éteindre

tout doucement sans que son petit-fils en soit troublé outre mesure. Il est vrai — tyrannique vraisemblance... — qu'il n'a que cinq ans.

Dans ce tout petit monde, le jeune narrateur s'invente le sien, plus minuscule encore, un cocon qu'il s'est aménagé à sa convenance. Et pourtant, le drame couve, dont il ne prend connaissance que par fragments, sans en mesurer la gravité.

Cette restitution du passé s'apparente, à certains égards, à certains des récits récents de Michel Tremblay — *Les Vues animées*, *Un ange cornu avec des ailes de tôle* —, où on retrouve le même souci du détail vrai, ce même climat de bonheur relatif, le même regard attendri vers le passé. Mais chez les personnages de Tremblay, la rêverie n'est que très brièvement repli sur soi; elle prend soudain de l'envergure, jusqu'à devenir conquérante.

Le petit Julien de Claude Daigneault, lui, est plus pusillanime. Et il n'ira pas très loin dans la vie. Ses souvenirs d'enfance, qui occupent l'essentiel du roman, sont racontés par le jeune professeur de latin qu'il est devenu, quelque vingt ans plus tard, pendant la Révolution tranquille. Il n'a pas changé; il s'enferme chez lui comme autrefois dans son placard, et il tourne le dos aux bouleversements qui ont cours dans la société. Il défend le «bon parler français» contre le joual, et c'est sa tante religieuse qui l'incite à s'ouvrir au renouveau qui souffle sur le Québec! Il y avait là une piste amusante que Claude Daigneault n'a pas voulu suivre, comme s'il avait voulu ici renoncer à son naturel d'humoriste.

Daigneault, en effet, a déjà publié des recueils de gags, de même qu'un roman satirique sur la société québécoise, *Les Frincekanoks*. Il a choisi, cette fois, de donner dans la nostalgie et l'attendrissement. Cela donne un curieux petit récit encombré d'accessoires, qui devient finalement une invitation à tirer un trait sur le passé.



Robert Chartrand

On accompagne Julien Lenoir, cet alter ego de l'auteur, qui affronte avec ses copains la vie carcérale que leur imposent les religieuses et leurs «moniteurs»



PAULINE GILL



Une fresque historique et familiale captivante. Un hommage à toutes les femmes qui font avancer le monde.

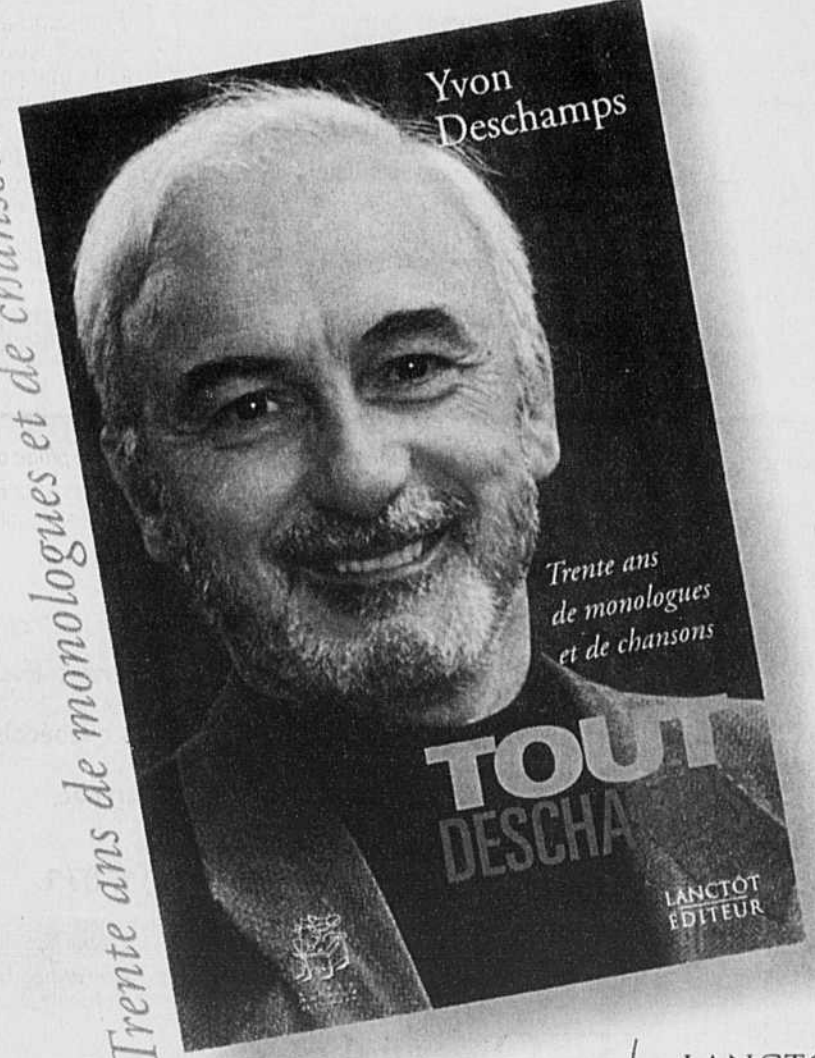


roman
616 pages, 29,95 \$

LE GROUPE VILLE-MARIE LITTÉRAIRE **vib éditeur**
La passion de la littérature

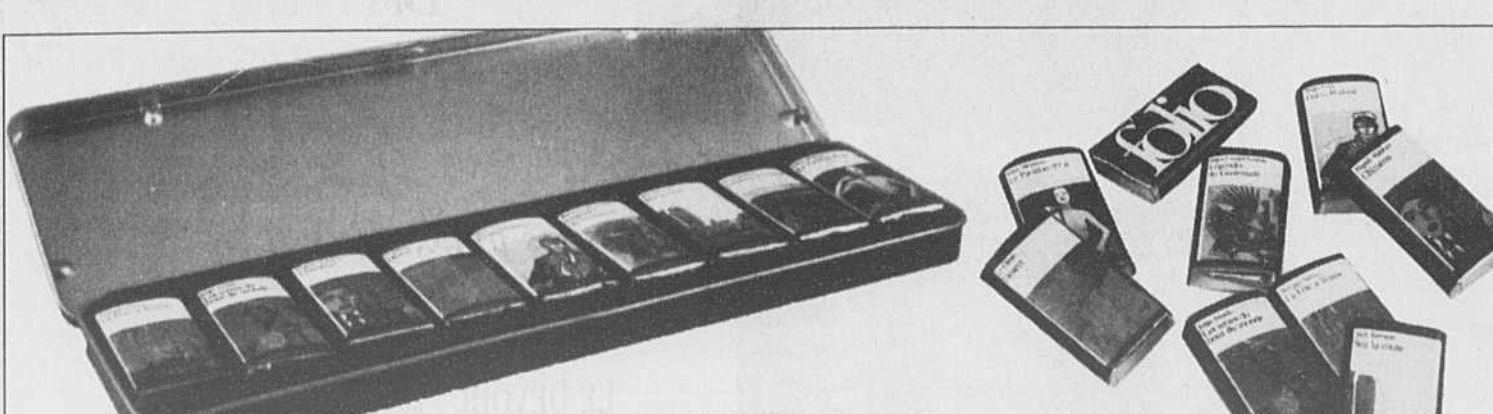
TOUT DESCHAMPS

Trente ans de monologues et de chansons



LANCOTÉ ÉDITEUR

Commandez vos livres chez **Renaud-Bray**
Nous expédions partout au Québec poste ou messagerie
Montréal : 342-2815
Extérieur : 1-888-746-2283
E-mail : sad@renaud-bray.com



Achetez trois **folio** et votre libraire vous offre* cette boîte de...
(Serait-ce du chocolat?)

*Chez les libraires participant à l'opération et dans la limite des stocks disponibles

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

L'horreur de plein fouet

Un roman dur et poignant sur la prostitution enfantine

LES DÉMONS DE BANGKOK

Camille Bouchard
Éditions Stanké
Montréal, 1998, 232 pages

BLANDINE CAMPION

Certaines lectures sont difficiles à pour-
suivre, même si le lecteur est tran-
quillement installé(e) sous un soleil quasi estival, ou
plutôt justement parce qu'il se trouve en toute
quiétude dans un univers pour le moins propre
et protégé, qui rutille sous la douce chaleur. Oui,
certaines pages sont pénibles à tourner, et cela
n'a strictement rien à voir avec les talents de
l'auteur, avec la qualité de son écriture ou bien
avec la construction du récit. Non, cela a simple-
ment à voir avec l'insoutenable. Car on ne peut
pas tout lire avec légèreté et détachement. Et le
sujet, particulièrement barbare, qui se situe au
cœur du premier roman de Camille Bouchard
est de ceux qui ne se laissent guère aborder
dans l'insouciance.

Les Démon de Bangkok, en effet, plonge les
racines de la fiction dans le terroir du réel le
plus atroce, le plus affreusement véridique qui
soit: celui de la prostitution enfantine qui ravage
toute l'Indonésie, pour le plus grand plaisir des
pédophiles occidentaux et le plus grand profit
de la mafia chinoise. Pour traiter ce sujet à la
fois brutalement et épineux, l'auteur a su trouver
l'angle le plus apte à capter l'attention du lecteur,
tout en le faisant pénétrer dans un monde inter-
lope mal connu mais bien réel. Pour tout dire, il
a su allier la précision de la documentation au
pouvoir d'une fiction bien construite et tout ce
qu'il y a de plus crédible.

La quête de Fabien

Fabien Denault vient d'une famille québécoise
dans laquelle la violence a tenu lieu de tendresse
paternelle. Avec sa mère Marguerite, sa petite
sœur Christine et son frère aîné Henri, Fabien a
en effet subi pendant des années les coups de
Michel, père brutal et porté sur l'alcool, qui n'a
jamais su montrer son affection autrement que
par ses poings. Pour survivre à cet enfer familial,
chacun des membres de la famille a fait ce qu'il
a pu, et c'est surtout Henri, garçon farouche et fier
qui, en s'opposant systématiquement à son père,
a servi de rempart pour les plus faibles. Mais
Henri, devenu adulte, a finalement choisi de fuir
ce père devenu, de la refus de leur mère de
quitter un monstre qui la retenait par les liens,
sacrés à ses yeux, du mariage.

Au moment où s'ouvre le récit, Henri a dispa-
ru depuis une douzaine d'années, sans que sa fa-
mille ne sache vraiment où il se trouve, si ce
n'est que c'est en Indochine, ni ce qu'il y fait. Or,
huit mois auparavant, Michel a succombé à une
crise cardiaque. A son tour, Fabien décide donc
de partir, afin de tenter de ramener au bercail ce
frère adoré dont il s'est fait un héros.

Suivant les traces d'Henri, Fabien sillonne le
Laos puis la Thaïlande, recueillant ici et là des
brèves d'informations, rencontrant ceux qui ont
connu son frère, la piste se faisant parfois si té-
nue que le jeune homme de 25 ans, mal préparé
à ce monde étranger qu'est l'Indochine, finit par
désespérer de jamais retrouver son frère. Il le
retrouvera pourtant, au hasard d'une rue de
Bangkok, mais pour se rendre douloureusement
compte que l'idole de sa jeunesse s'est
transformée en un infâme trafiquant sans âme
et sans morale.

L'enfer que Fabien découvrira en Thaïlande
sera autrement plus affreux que celui de sa

propre enfance
brisée. De désil-
lusions en dé-
goûts, d'abomi-
nations en mor-
tifications, Fabien
se heurtera à la
laideur d'un uni-
vers dans lequel
des enfants de
cinq à huit ans
vendent dans les
rues leurs corps
pour quelques
dollars: un dollar
pour une fella-
tion, cinq dollars
pour un rapport
sexuel... Mais il y
a pire, si c'est
possible. Fabien
découvre en ef-
fet tout un systè-
me parfaitement
organisé, au pouvoir infini, qui broie dans ses
griffes des petites filles enlevées à leurs fa-
milles ou vendues pour servir le plaisir
d'adultes sans scrupules dans des bordels. Il lui
faudra s'endurcir et faire appel à tout son coura-
ge pour ne pas succomber à la nausée perpé-
tuelle et à l'immense colère que tout ce qu'il
verra suscitera en lui.

Loin des clichés

Il faut saluer l'habileté de Camille Bouchard
qui a su éviter les pièges à la fois du pur docu-
mentaire journalistique et du roman à thèse. Son
récit est soutenu et enrichi par une connaissance
acquise sur le terrain et non par de simples lec-
tures de guides de voyages, lui conférant ainsi à
la fois une vraisemblance et un cachet tout à fait
essentiels qui contribuent grandement à la force
du récit. De plus, le lecteur découvre au fil de la
narration deux personnages, Fabien et Henri, à
la psychologie complexe, aux motivations par-
fois troubles, dont le caractère est dessiné tout
en nuances, loin du manichéisme simpliste qui
aurait voulu que l'aîné soit tout noir et le cadet
tout blanc. Car si Fabien entreprend de laver la
faute commise par son frère, en rendant à sa
mère la petite Kiang vendue par Henri à la ma-
fia chinoise, s'il rencontre l'amour en la person-
ne de la prostituée Nham, le récit ne sombre ja-
mais dans le mélodrame et ne cède jamais au cli-
ché du héros solitaire sans peur et sans repro-
ches qui sauve tout le monde à la fin...

Non, Fabien n'est qu'un jeune homme un peu
naïf, révolté par ce qu'il voit, qui veut pouvoir
vivre en paix avec lui-même et avec sa conscien-
ce et qui, pour cela, pose le seul acte qui puisse
lui rendre sa tranquillité d'esprit. Il ne sauvera
pas tous les petits prostitués de l'Asie, il ne sorti-
ra pas Nham des mains des proxénètes, il ne ra-
menera pas son frère à la maison. Le réel est
plus fort que la fiction. Mais dans son parcours,
il aura appris à se connaître, à se défier des illu-
sions et de l'idéalisme de la jeunesse, et il aura
trouvé une cause digne d'être défendue.

Avec ce premier roman, Camille Bouchard
nous offre à la fois le récit poignant d'une quête
initiatique et nous ouvre les yeux sur une réalité
aussi absurde qu'atroce. Parce qu'il n'a pas gros-
si les traits, parce qu'il n'a pas sacrifié le caractè-
re romanesque de son texte au profit de visées
didactiques, l'auteur parvient à faire en sorte
que l'horreur s'étale là, dans ces pages au style
simple mais parfaitement efficace, pour finale-
ment atteindre le lecteur de plein fouet.



LA CHRONIQUE

Et pas la moindre fioriture

« **L'**éclat du ciel est imprudent », écrit
Philippe Jaccottet dans son beau
livre de choses vues, choses rêvées,
choses lues. Ce matin, c'est moi qui suis imprudent,
peau nue sous le gros soleil. Mais n'y a-t-il pas, en
chacun de nous, un ressuscité pâle, un traverseur d'hiver
épuisé et qui ne rêve que de tomber à genoux devant le
veau d'or? Je succombe à l'adoration dangereuse,
confiant que la brise légère calmera la brûlure. Bras nus
dans la lumière, et déjà blonds, face de sauvages aux plis-
siments pareils à d'amoureux coups de couteau. L'été
n'est pas fait pour durer, ni moi non plus. Je suis, comme
Jaccottet, « celui qui écrit, celui qui aura fait comme
s'il remplissait une coupe avec toute la lumière de l'été,
tout ce qu'il y a eu dans l'été, puis l'aura soulevée, pour la
faire briller dans sa main — avec tout ce qu'il y a dedans
— qu'il faut avoir dit avant que le gel ne gagne ses
doigts... » Il y a, en chacun de nous, un pessimiste — et
qui a raison de l'être — persuadé qu'une saison dure un
jour, un jour une minute, une minute une fraction de se-
conde, et qu'un malencontreux clignement de paupière
peut nous faire perdre à tout jamais un bon-
heur à peine entraperçu. Et alors, comme
l'écrit Jaccottet, « l'été souffle au corps ses
conseils brûlants, désespérés ou trop tardifs ».
Alors j'endure allègrement le bon soleil, qui
n'est que de passage, comme moi, comme les
mots qui veulent bien venir, de temps à autre,
comme la tendresse, comme l'eau au désert,
comme tout ce qui est rare, remet en vie et
puis s'en va.

Jaccottet dit bien les merveilles et les ter-
reurs transitoires, les aubes, les soirs, ces mé-
tamorphoses lentes et pourtant si rapides où
« le trouble se précipite comme l'eau qui se dé-
cante dans un verre ». Le poète, obsédé par
« l'excès de profondeur du monde », observe et
raconte — brièvement, en une espèce de ful-
gurance attendrie — les champs de lavande,
« couleur d'ardoise », la première étoile « gré-
sillante comme le grillon », l'hirondelle qui passe
« dans l'espace trop grand », la lune au ras du
toit, « effraie immobile dans les hauteurs », le
surnaturel emmêlé au naturel, et qui « traverse
un écran et tout de même vous parle... »

Or, imaginez l'écrivain, aux aguets mais non
pas embusqué, à ciel ouvert heureux et souff-
rant, attisé par le vent et la lumière — « fleur
allumée dans le jour, comme une constellation
de bruisse » —, à tout moment « porté à l'incan-
descence par l'air mais sans qu'il soit brûlé »,
le regard lancé vers la buse qui plane, ou
abaissé vers la sauterelle « jaillie du sol en
feu », la main caressant la roche affleurant
parmi les herbes, « tacle d'autel que une libellu-
le orne de son vol scabré ». Jaccottet affec-
tionne les « petits chemins », ceux qui vont au hasard,
dans la broussaille, ceux où l'on ne risque pas de croi-
ser son autrefois ou son devenir, déguisés en étran-
gers malveillants.

Un livre dans la poche

Le présent seul compte, la déambulation nonchalante
et attentive, la battue, la traque tranquille, un livre dans
la poche, « comme une main qui se pose sur notre épaule,
à peine ». Le poète n'ignore pas que « toute poésie conver-
ge vers le dérobé et le sans-nom », aussi fait-il attention au
« secret de la goutte de pluie », comme à tel mot de la phrase
lue, ce « fuyard caché dans la lumière du matin ». Emily
Dickinson, Pétrarque, Virginia Woolf, André Dhôtel,
Goethe, Giono, Du Bellay et Henri Thomas sont ses
amis, et il leur parle, les écoute, en un va-et-vient de ja-
sette cordiale et déléguée, où le stupeur le dispute au mer-
veilleux, la gravité au lumineux, tant et si bien qu'on dira
des enfants en chemin vers une fête mystérieuse, leurs
lanternes éclairées en plein jour.

A force de regarder, « les choses deviennent insensibles-
ment visibles, précises, presque décevantes sur le moment ».
Tant nous sommes accoutumés au brouillard, au flou, à
ces coups d'œil rapides et distraits qui mettent « l'automne
dans l'été ». Car la mort, à tout bout de champ envisa-
gée, dévisagée, c'est cela, c'est l'attente, c'est accepter
d'être « épars, démantelé, divisé, dans le passé ou dans
l'avenir ». Seul le présent incarne, seule l'attente fait de
la rivière autre chose « qu'un miroir où l'on voit son
propre visage ».

Michaux, aussi, est un camarade sagement écouté,
surtout quand il rappelle au poète qu'il doit « garder in-
tacte sa faiblesse ». « Si tu traces une route, attention, tu
auras du mal à revenir à l'étendue... Le reste du limpide en
toi ». Et aussitôt Blake, jamais très loin, répond: « Quand

le vent traverse la flûte de roseau, la nostalgie en sort... » Il
vient d'écouter « le conseil des fleurs antérieures à tout sa-
voir », de privilégier « les émotions sans usure », qui ne las-
sent jamais, parce qu'elles sont « les paroles les plus im-
portantes qui vous aient été soufflées à l'oreille, au cœur ».
Il s'agit de retrouver les vrais moments de sa vie, comme
ces phrases inexplicablement restées en mémoire, « fraîches,
aussi singulières qu'en l'adolescence, en défi à
toutes les imitations subies depuis ». Il s'agit de redécou-
vrir « la hâte violente du torrent ».

Une courte caresse

La chatte saute sur la table et vient lécher la sueur
sur mon épaule d'apâche. (Je cuis, je cuis, et c'est bon!)
La petite langue est rude et je ferme les yeux, imitant la
chatte en extase. Courte caresse de papier sablé, rapide
de halètement très chaud contre ma peau, brûlure et
fraicheur mêlées. Soleil et ombre qui font trembler le
contour des choses... Jaccottet écrit: « Il y a des pas-
sages, des modulations sourdes. Des choses modestes sont
rapprochées, assemblées... C'est simplement tendre et fa-
milière, tout en restant infiniment mystérieux et
lointain... »

Le poète n'a besoin ni d'événements ni de
mythologie, encore moins de symboles: « Il
rassemble comme on recueille... Il est cet enfant
attardé, demeure ». Attardé à voir, à sentir. De-
meuré dans sa peau, dans sa vigilance. Dans
son songe éveillé. À écouter chanter la fau-
vette, « dernier oiseau parleur en plein été ».

Et l'on a envie de se précipiter pour trouver
les livres dont il parle, ou veut connaître enfin
Mörrike, Jean-Michel Frank, Nishigiki, Silvio
D'Arzo, tous ces écrivains dont Jaccottet vante
la clairvoyance et le style, et qu'on ne connaît
pas, qu'on est tout étonné de ne pas connaître,
qu'on a délicieusement honte de ne pas
connaître, qu'on va bientôt connaître. Et de
lire Gide, Shakespeare, Michaux, qui ne nous
ont pas livrés tous leurs secrets, bien sûr, et qui
attendent qu'on leur prête de nouveau, et
convenablement, l'oreille. Jaccottet est ce
« vieil ami exemplaire », dont parle Colette, la
virtuose de la « scène intérieure », celui qui vous
écrit, à vous personnellement, « une lettre qui
serait différente de nuit en nuit ».

« Sûrement », écrit Jaccottet, quelque chemin
que je suive encore, dans quelque labyrinthe que
je me risque, si quelque fil d'Ariane doit m'en
dépêtrer, ce sera celui de certaines paroles, non
pas forcément grandes, mais limpides, comme
l'eau des torrents... Si ce fil ne rompt pas, je
n'aurai besoin de rien de plus, aujourd'hui et
plus tard... » On ne saurait rendre plus bel
hommage à la littérature, aux mots des autres,
à la lecture, dont Borges écrivait qu'elle est
« cette douce habitude de la nuit ».

Je vais aller à l'eau, entrer en elle comme en rêve:
c'est si neuf encore de nager dans les courants frais, sur-
volé par l'hirondelle en chasse. Son nid est bâti, déjà,
dans la petite cabane que nous avons clouée, tout en
haut d'un mur de la grange, loin des griffes de la chatte.
Déjà les lilas sont fanés et les iris flamboient. La saison
avance à pas d'ogre, tout se pousse, se bouscule, se suc-
cède avec une vélocité inouïe. « Ornement, sauvagerie »,
écrit Jaccottet, « c'est l'extraordinaire reverdi ».

L'écriture, affirme le poète, n'est pas « affaire de fil et
d'aiguille ni de comptabilité à laquelle s'usent les
doigts les plus patients ». C'est, « plutôt que d'aller contem-
pler le soleil couchant, l'apercevoir entre les branches, en
débroussaillant, dans le commencement du froid, les
mains pleines d'effluves ». C'est « apprendre à vivre dans
l'intervalle du savoir et de la vision, à faire des pas précis
qui emportent vers la vérité ».

« Quelles paroles ont-elles le droit d'être prononcées à
l'oreille d'un mourant?... Il y faut la plus grande conve-
nance, à coup sûr. Et pas la moindre fioriture... N'est-ce
pas la question la plus grave de toutes? Maintenez la lu-
mière. Quand les yeux commencent à ne plus y voir, ou
rien que des formes floues, rien que des ombres, rangez-les
en sons, produisez des sons qui la maintiennent, radieuse
dans l'ouïe. Si l'on devient sourd, faites-la passer par le
bout des doigts, comme une étincelle... »

Oui, écrire, c'est cela: s'adresser à une figure invisible
et qui va s'en aller, une figure « dont les oiseaux ne sont
que les turbulents reflets dans notre monde ».

LA SECONDE SEMAISON

Carnets
Philippe Jaccottet
Gallimard, Paris, 1996

HUMANITAS

Nouveautés printemps 1998

CHANVRE SANS
CHOIR L'AIR

Sylvain Rivière
Poèmes, 312 pages, 24,95 \$



Tout s'y trouve dans ce recueil
rétrospectif: l'enfance, l'amour,
la langue à célébrer, la mer à
traverser, le désir de refaire le
monde et de sauver l'humain, la
certitude de se tenir toujours
debout.

L'ÎLE EN PAGES

Lenoux (Nounous) Suprice
Poèmes, 128 pages, 8,00 \$



Dissipé par la nostalgie
déchirante de son île natale, le
poète qui s'attarde au carrefour
des chemins improvisés de son
exil, la retrouve enveloppée
dans l'énigme des amours
trahis et des rêves oubliés.

QUE FERONS-NOUS
APRÈS LA GUERRE ou
ÉLOGE DE L'ANIMÉ

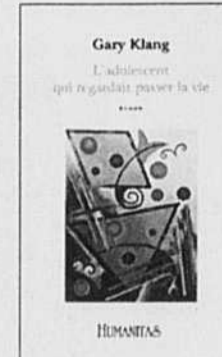
Makombo Bamboté
Poèmes, 54 pages, 14,95 \$



Il existe un vieil homme quelque
part qui voudrait terminer seul
l'existence dans le voisinage des
lions.

L'ADOLESCENT
QUI REGARDAIT
PASSER LA VIE

Gary Klang
Roman, 150 pages, 14,95 \$



Julien Freud est un jeune Juif
sans calotte et vit sous les
tropiques, aux prises avec une
mère qui l'étouffe, une dictature
qui l'opresse et des femmes qui
lui courent après.

FRAGMENTS FRIVOLES
D'ÉTERNITÉ

Constantin Stoiciu
Roman, 236 pages, 21,95 \$



Trois hommes d'un certain âge
trouvent dans l'amitié et la
complicité qui les tient et qu'ap-
paremment rien ne justifie, un
réconfort moral et intellectuel.

RÉVERIES DANS
LES LAURENTIDES

Paul-Émile Roy
Proses, 78 pages, 9,95 \$



Écouter le silence en soi.
Sans essayer de
comprendre. Fermer les yeux,
les ouvrir, regarder, écouter,
attendre...

LA SYMPHONIE
DES GLACES

Gervais Pomerleau
Roman, 179 pages, 19,95 \$



Le quatrième volume du cycle
Les Chevaucheurs de Vagues
raconte l'histoire de la famille
Lebel, qui a bel et bien vécu aux
îles-de-la-Madeleine au début
du siècle et dont on parle
encore aujourd'hui.

UNE ENFANCE JUIVE
À MONTRÉAL

Shulamit Yelin
(Traduit de l'anglais par Pierre Anctil)
Récits, 172 pages, 19,95 \$



« C'était il y a très longtemps...
De tous les côtés à la fois les
souvenirs s'entrechoquent
pendant que je jette un coup
d'œil aux alentours, me
rappelant certains événements,
les gens et les rêves passés... Un
monde s'est envolé... »

revue possibles été/automne 1998

possibles
VOLUME 22 NO 3-4 ÉTÉ/AUTOMNE 1998

1998 l'alternative

QUÉBEC 1998 : L'ALTERNATIVE...

Les solutions rapides apportées par nos dirigeants aux nombreuses
crises où nous sommes plongés, nous font progressivement glisser vers
les rives du néolibéralisme : démantèlement des acquis de protection
sociale, affaiblissement des structures d'appartenance, d'identité et
d'action, centralisation de la décision.
Et si le drame qui nous guettait à l'horizon était un déficit social et
démocratique, plus dangereux encore qu'un déficit budgétaire?
Devant les impasses que les projets en vogue de réalisation
provoquent, il est urgent d'imaginer une alternative allant dans le sens
d'une éthique de la solidarité et de la démocratie. Une alternative qui
prenne appui sur la vitalité de la société civile.

ESSAIS ET ANALYSES

L'impression ?
GABRIEL GAGNON
Condamnés à boire...
vraiment ?
ANDRÉ THIBAUT
Les défis démographiques du
Québec
MARC TÉMOTTE
Les régions : doit-on les fermer,
les laisser mourir ou les rebâtir ?
ROMÉO BOUCHARD
Au-delà de la société salariale
MARIE NICOLE THEURIX
Les enjeux de l'eau au Québec
FRANÇOIS PATENAULE
Sous prétexte d'aider les
pauvres, on étend
l'appauvrissement
ELITH ROSE
Innovation sociale et société
civile québécoise
JEAN-MARC FOKSARI
Suggestions pour « démocratiser
l'éthique » à l'école
AMINE TEHAMI
Pour réduire le déficit
démocratique : réformer le mode
de scrutin
PAUL CLICHÉ
L'art dans les politiques
culturelles du PQ : un bilan
surprenant
JACQUELINE MATHIEU
Sentir et services sociaux : le
vrai virage tarde à venir
JACQUES FOURNIER

L'élargissement de la question
écologique au Québec
JEAN-GUY VAILLANCOURT
BERNARD FERRON
Une culture en érosion
JEAN FAGUEN

Le Rassemblement pour
une alternative politique
JEAN PACHÉ

Les réponses à quelques
questions
ISABELLE MAILLOUX
Mouvement ou parti ?
JACQUES PELLETIER

IMAGE
Mes vieux
LOUISE RHÉAULT

POÉSIE ET FICTION
Pas à pas
LUC PACHÉ
L'urgence de la mémoire
MICHEL PLEAU

24 juin
JEAN-FRANÇOIS BOISVERT
En partant du plafond
FRANÇOIS MAGNENOT

DOCUMENT
Les relations de partenariat en
formation. Nouveau mode de
régulation ou illusion ?
JAMEL CHOURKI

Abonnement individuel: 25,00 \$
Abonnement institutionnel: 40,00 \$
Abonnement de soutien: 40,00 \$
Ce numéro double: 12,00 \$

Revue Possibles,
B.P. 114,
Succursale Côte-des-Neiges,
Montréal, Québec
H3S 2S4

NOM _____
ADRESSE _____
VILLE _____ CODE POSTAL _____
PROVINCE _____ TÉLÉPHONE _____
OCCUPATION _____
CI-JOINT CHÉQUE OU MANDAT-POSTE DE 25,00 \$ POUR UN
ABONNEMENT À QUATRE NUMÉROS À COMPTER DU NUMÉRO

LIVRES

LE FEUILLETON

La maison de l'histoire

LE DIEU DES PETITS RIENS

Arundhati Roy
Traduction de l'anglais par Claude
Demanuelli, NRF-Gallimard
Paris, 1998, 387 pages

Vous vous rappelez sans doute le superbe film de Satyajit Ray, *Le Salon de musique*, où l'on assistait à la déchéance d'une famille aristocratique autrefois prospère et qui, dans un dernier sursaut, faisait une de ces fêtes fastueuses dont elle avait le secret et y dépensait les dernières roupies qui lui restaient, simplement pour l'amour de la musique. Si nous sommes loin, avec le roman d'Arundhati Roy, d'approcher une telle abondance — la famille dont elle nous raconte l'histoire ayant quelques biens, mais sans plus —, c'est en revanche sur le plan de la sensibilité et de l'écriture que nous pourrions faire un rapprochement: le faste, la variété, la sensualité de son écriture. «*Ayemen en mai est chaud et maussade. Les journées y sont longues et humides. Le fleuve s'étrécit, les corneilles se gorgent de mangues lustrées dans l'immobilité des arbres vert olive. Les bananes rouges mûrissent. Les jacques éclatent. Les grosses mouches bleues sont ivres et bourdonnent sans but dans l'air lourd et fruité. Pour finir par aller s'assommer contre les vitres transparentes et mourir, pansues et effarées, dans le soleil.*» Ainsi débute ce roman dont il faut souligner d'emblée la qualité d'écriture. Fait d'autant plus remarquable qu'il s'agit là d'un premier roman. Mais d'un premier roman aussitôt couronné en Angleterre par le Booker Prize et promis, dans la même lancée, à une quinzaine de traductions.

On entend souvent décrier l'ordinateur, l'accusant de toutes sortes de choses, dont celle de favoriser l'inculture ou encore la perte de mémoire chez ses usagers (perte de la mémoire molle, bien humaine, au profit de la mémoire dure, bien digitale celle-là...). Il en fut tout autrement pour Arundhati Roy qui, dès l'acquisition de son Macintosh il y a près de cinq ans, éprouva aussitôt le besoin d'entreprendre un roman alors qu'elle n'avait jamais rien prévu en ce sens, consacrant plutôt son temps à l'écriture de scénarios pour le cinéma. Et vous savez comme moi qu'il y a un abîme entre ces deux médiums, qu'on ne passe pas de l'un à l'autre sans perte ou sans métamorphose profonde.

Un drame bourgeois

Le Dieu des Petits Riens nous raconte un drame bourgeois, celui d'une famille relativement éduquée, chrétienne et plutôt anglophile. Le grand-père, entomologiste de Sa Majesté, a envoyé son fils Chako faire des études en Angleterre d'où il est revenu avec des idéaux marxistes et un divorce, y abandonnant son enfant (Sophie Moll) à la garde de sa mère. Il ne s'en remettra jamais, exerçant dès son retour sa «libido féodale» sur les ouvrières de la conserverie de condiments dont il partage la gestion avec Mammachie, sa mère (cette même mère que le vieil entomologiste, son mari, bat régulièrement avec

une casserole de cuivre, du moins jusqu'au jour où Chako intervient).

Au centre du roman se tiennent deux enfants, Estha (le garçon) et Rahel (la fille), jumeaux dizygotes qui, bien que physiquement différents, pensent et sentent les mêmes choses, au même moment. Le destin va cependant les séparer pendant de longues années puis les réunir à nouveau, bien longtemps après le drame qui ouvre le roman et où l'on retrouve Estha désormais enfoui dans un mutisme dont plus rien ne pourra le faire sortir. Autour d'eux gravitent la grand-tante, Baby Kochamma, femme pleine de fiel et d'amertume depuis qu'elle n'a pu conquérir l'homme qu'elle aimait, un prêtre irlandais catholique retourné dans son pays, le père Mulligan; puis Ammu, leur mère, une femme superbe trop tôt mariée à un alcoolique, qui a divorcé puis est revenue vivre dans la maison familiale avec ses deux enfants. Et aussi Chako.

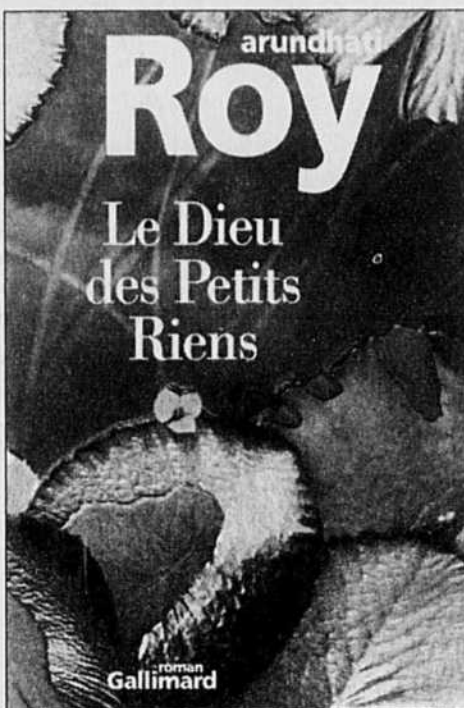
Lorsque le drame a lieu, ils ont huit ans, ne présentant rien des vies qu'ils vont bouleverser à jamais, et encore moins l'effondrement de l'édifice familial tout entier. Ce drame tourne autour de deux morts: celle de Sophie Moll, la petite Anglaise venue rendre visite à son père biologique après la mort de Joe (son remplaçant), et celle de Vé-lutha, un intouchable qui travaille pour Mammachie. Un intouchable, c'est-à-dire un de ces êtres qui n'ont aucun droit dans le système des castes en Inde, qui doivent même effacer jusqu'à leur trace lorsqu'ils marchent pour éviter qu'on ne touche leurs pas. Cela est donné dès les premières pages.

Les ressorts de la narration

Mais pour comprendre ces morts et leur sens, il nous faudra lire le roman jusqu'à la fin. L'auteur, ici, a multiplié les souvenirs, les mini-événements, les récits parcellaires, bouleversé la chronologie, usant de tous les ressorts de la narration pour tisser sa toile et maintenir notre attention. Elle l'a fait très habilement, nous laissant le soin de reconstituer les pièces du puzzle, et toujours avec une maîtrise parfaite de la langue et de la narration. De quoi est-il donc question dans ce récit? Il serait difficile d'apporter une réponse et une seule tant Arundhati Roy a su développer là un univers aussi riche que varié.

Outre l'incontournable question des castes et l'impossibilité, même dans l'Inde moderne, de briser cette forge de terreur et d'injustice, puis celle des femmes, même lorsqu'elles appartiennent à des familles «occidentalisées», de se libérer de traditions qui les avilissent ou les tuent à petit feu, on retrouve toutes les contradictions de cet immense pays aux multiples langues et dialectes, aux religions diverses, aux régionalismes nombreux, aux atavismes séculaires, à la sexualité débridée...

On y rencontre aussi cette autre Inde, ouverte sur la culture américaine dont elle consomme sans distinction les héros et l'imagerie grâce aux antennes paraboliques



qu'elle tourne vers le ciel: «*Blondes explosives, guerres, famines, football, sexe, musique, coups d'État [...] comme autant de domestiques qu'un claquement de doigts suffit à faire apparaître.*» L'Inde est une immense entreprise de récupération. Même le communisme, qui y a ses villages ou ses régions, sait s'accommoder des croyances locales et tirer son épingle du jeu.

Pendant ce temps — et c'est une autre voie empruntée par ce roman —, la «*maison de l'histoire*» est abandonnée aux hordes de touristes qui viennent se prélasser au bord de piscines de luxe, condamnant au silence ces ancêtres qui, dans cette maison toute illuminée la nuit, se confient leurs secrets. «*Pour comprendre l'histoire, confie Chako aux enfants, il faut entrer dans la maison et écouter ce que se racontent les ancêtres. Regarder les livres sur les rayons et les tableaux accrochés aux murs. Sentir les odeurs [...] Mais nous, nous ne pouvons pas entrer [...] parce que nous n'avons plus la clef. Et quand nous regardons par la fenêtre, nous ne voyons que des ombres. Et quand nous essayons d'écouter, nous ne percevons que des chuchotements, que nous sommes incapables de comprendre parce qu'une guerre a embrumé nos esprits.*» Cette guerre, c'est celle qui a été perdue lorsqu'on s'est mis à adorer les vainqueurs et à se mépriser soi-même.

Il y a d'ailleurs un formidable passage où les enfants assistent, la nuit, à la rencontre de danseurs sacrés kathakali venus raconter l'histoire millénaire des dieux, de leurs amours, de leurs combats. Est-ce un rêve? Peut-être... Une chose est sûre, leurs récits nous rappellent étrangement le silence familial qui nous habite, loin des rumeurs et du clinquant du monde visible. Ils nous rappellent surtout qu'il est des histoires où nous pouvons entrer à tout moment pour nous y installer à notre aise, des histoires qui «*ne cherchent ni la mystification par le biais du suspense et de dénouements inattendus ni la surprise de l'incongru. Elles sont aussi familières que la maison qui vous habite.*» Un roman d'une grande beauté.

denisjp@mink.net



Jean-Pierre
Denis

Un
univers
aussi riche
que varié

POÉSIE

Douce fatigue des jours

ALBINA ET ANGELA
La mort, la vie, l'amour
dans la Petite Patrie

Claude Jasmin, Lanctôt Éditeur
coll. «J'aime la poésie»
Montréal, 1998, 99 pages

AINSI NOUS ALLONS
Donald Alarie
Écrits des Forges
Trois-Rivières, 1997, 90 pages

DAVID CANTIN

L'automne dernier, Lanctôt Éditeur inaugurerait une collection réservée exclusivement à la poésie québécoise, avec de nouveaux recueils de Raymond Lévesque et de Jean-Sébastien Larouche. Ce printemps, un troisième titre nous fait découvrir les «*petits et grands drames*» du romancier Claude Jasmin dans *Albina et Angela*. A première vue hétéroclites, ces livres de poèmes se situent pourtant dans la veine populaire que préconisait Jean Narra- che au cours des années 30. Entre les caricatures urbaines de Larouche et la dénonciation primaire de Lévesque, il ne reste qu'une époque à franchir.

Sous forme de confidences intimes, *Albina et Angela* nous rapproche des premiers émois de l'adolescence de Jasmin. C'est alors la collision intérieure entre le premier deuil et la deuxième passion qui ébranlent celui qui découvre les liens complexes d'un monde en mouvement. Autour de cette trame faite de tristesse et d'espoir, on croise de nombreux personnages du passé dans l'univers italo-montréalais de la Petite Patrie; les pères, les frères et les mères de cette période furieuse. Sous forme d'annexes, la dernière partie rend hommage aux poètes disparus, Gaston Miron et Gérard Godin, en guise de solidarité fraternelle: «*Tu aimais parler tu aimais la langue grouillante, / mal garnie, mal patrie, mal arrangée, tu courais / vers le train, vers le bus bien plein, vers la / capitale de la douleur, vers les Plaines mal / tournées à Québec et tu revenais de nuit te / sauvant des glorioles et des simulacres / je t'écoutais rager, pleurer dans des épaules étroites.*»

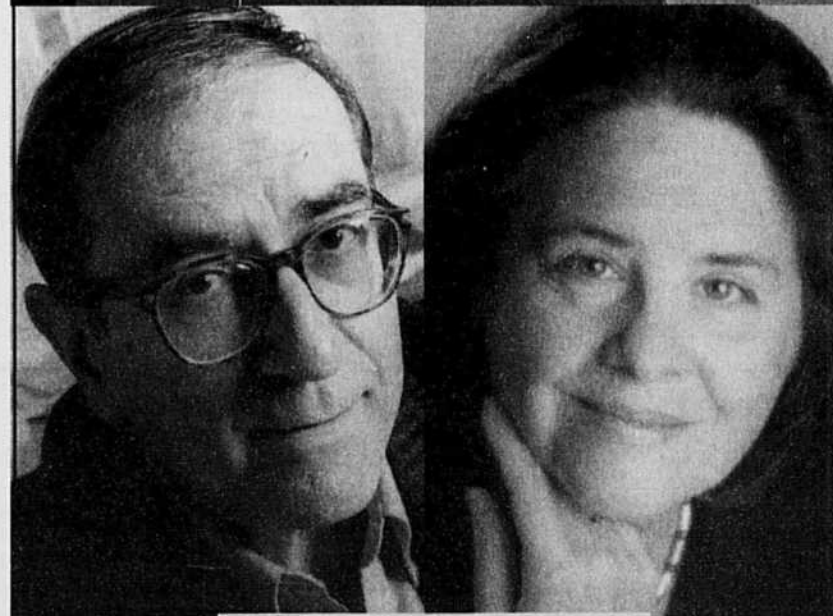
Malgré de très bonnes intentions, cette première incursion en poésie pour Claude Jasmin ne peut que décevoir. D'abord, l'emploi du vers libre dis-

simule, en apparence, une prose qui se prête davantage à la forme du carnet littéraire. Trop souvent, l'emphase lyrique du célèbre écrivain québécois s'égare dans les pires clichés et les bons sentiments. Mais surtout, l'anecdote refuse que cette poésie dépasse sa propre complaisance narcissique. Cherchant à rendre l'esprit populaire de son enfance, Jasmin demeure en surface des événements qui renvoient néanmoins à l'essence même d'une vie.

Une voix discrète

Beaucoup plus discrète, la voix poétique de Donald Alarie ne cherche qu'à traduire cette «*quête toujours recommencée*» du jour. Dans son quatrième recueil aux Écrits des Forges, *Ainsi nous allons*, il se sert de la juxtaposition d'énoncés afin de réunir les multiples liens qui engendrent le dénouement du monde. Avec cette suite, on constate qu'Alarie se détache, peu à peu, de sa fascination pour l'art du portrait. Ces proses oscillent plutôt entre l'observation quotidienne et le questionnement intérieur. De façon succincte, on accompagne le parcours d'un homme à la recherche de la plus simple vérité qui l'habite. Il y a dans cette parole sans artifice l'attente sereine d'une joie en suspens: «*Puis la fatigue nous habite à nouveau. Le silence perd toute la place. Après quelques sursauts, l'âme se dilue dans les eaux brouillées de la réalité. Le corps disparaît dans un marécage qui se referme hypocritement. Quelqu'un se surprendra sans doute un jour de notre absence prolongée.*»

A partir d'un certain désespoir tranquille, l'éveil solitaire du poète suit les nuances inachevées des heures. Tout se passe comme si l'inquietude existentielle précise le sort du destin, traçant cette lumière qui envahit les souvenirs. Parfois, les poèmes d'Alarie suggèrent une attention nouvelle devant l'espace ouvert du paysage silencieux. Ainsi, la contemplation poétique rend ce passage d'une émotion où s'unit l'ombre du corps avec celle de la nature. A certains moments, il est dommage que quelques détails futiles (une image quelconque, une précision inutile) nuisent au rythme paisible de ces phrases. Mais c'est lorsqu'il se concentre sur l'essentiel que Donald Alarie trouve la justesse véritable de son art: «*Le matin, je suis un arbre. / Et le soir, un oiseau. / Ou peut-être est-ce le contraire.*»

LISE GAUVIN
GASTON MIRON

Lise Gauvin et Gaston Miron
Écrivains
contemporains
du Québec
Anthologie

● L'HEXAGONE ■ TYPO

anthologie
24,95 \$

Un portrait vivant de la
littérature québécoise.
Un ouvrage de référence
indispensable.



● L'HEXAGONE ■ TYPO

La passion de la littérature

CHAT SAUVAGE

Jacques Poulin



«L'un des meilleurs romans de Jacques Poulin.»
Robert Lévesque, *Midi culture*

«Jacques Poulin semble avoir mis le meilleur de tous ses livres dans ce nouveau roman.»
Raymond Bertin, *Voir*

«Aucun Québécois amoureux du Vieux-Québec ne peut rester insensible à la description que Jacques Poulin en fait.»
Lise Lachance, *Le Soleil*

«Jacques Poulin a créé une fois encore un univers très dense, où les passions l'emportent sur tout le reste.»
Réginald Martel, *La Presse*

«Un récit beau comme le printemps, doux comme le dos d'un chat.»
Marie-Claude Fortin, *Clin d'œil*

LEMÉAC/ACTES SUD

FIDES

LA GRANDE AVENTURE ÉDITORIALE
DU PÈRE PAUL-AIMÉ MARTIN



Jacques Michon

À travers l'extraordinaire parcours d'un passionné de livres et de littérature, Jacques Michon trace le portrait des Éditions Fides qui viennent de fêter leurs 60 ans. Cet ouvrage permet aussi de mieux comprendre les mutations qui ont marqué le monde du livre et de l'édition dans la deuxième moitié du siècle.

392 pages — 32,95\$

FIDES

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

LE LIVRE DE POCHÉ

De l'écran
à la page blanche

MARCEL JEAN

COTTON POINT

Traduction de l'américain
par Anny Amberni
Pete Dexter
Éditions de l'Olivier
Paris, 1998, 361 pages

Le récent Festival de Cannes, suivi par procuration grâce aux textes de la collègue Odile Tremblay et aux émissions de TV5, a excité ma fibre cinématographique (par ailleurs bien sensible). Me voici donc plongé dans des livres qui, de près ou de loin, évoquent le cinéma. C'est qu'il est fréquent que le cinéma donne envie de lire pour prolonger ou compléter l'expérience audiovisuelle.

Soyons direct: le film *Paris Trout* est une cochonnerie. Cependant, le roman dont le film s'inspire, qui curieusement s'intitule *Paris Trout* en anglais mais *Cotton Point* en français, est une œuvre troublante, une plongée dans le plus creux de l'Amérique des années 1950. Je m'étonne de ce changement dans la dénomination du roman parce que le titre original reprend le nom de l'usurier raciste par qui le drame arrive, tandis que *Cotton Point*, qui désigne la ville où les événements se passent, n'évoque pas grand-chose en français. Cela étant dit, que vous ayez vu le film ou pas, c'est le roman qu'il faut lire.

LE BOSSU

Paul Féval
Le livre de poche jeunesse
Paris, 1998, 478 pages

DECONSTRUCTING HARRY

Harry dans tous ses états

Woody Allen
Dialogues traduits de l'américain
par Jacqueline Cohen
Petite Bibliothèque
des Cahiers du cinéma
Paris, 1998, 192 pages

Quelques lignes pour dire qu'il n'y a pas trente-six façons, pour un éditeur français, de publier convenablement le scénario d'un film américain. Parce qu'un scénario, ce sont d'abord et avant tout des dialogues, et que si les dialogues d'un film méritent d'être publiés, il faut les publier tels qu'ils ont été écrits, et un éditeur francophone doit publier un scénario américain dans les deux langues: en anglais et en français. *Les Cahiers du cinéma* l'ont compris qui publient ainsi le scénario de *Deconstructing Harry*, cette comédie dans laquelle un écrivain new-yorkais est rattrapé par ses fictions.

MOONFLEET

John M. Falkner
Traduction de l'anglais
par Florence Herbulot
Phébus libretto
Paris, 1998, 251 pages

Ici, rendons hommage à Fritz Lang, qui est de ces hommes pour qui trop d'honneur n'existe pas. En 1955, Lang réalisait *Les Contrebandiers de Moonfleet*, un grand film d'aventures dans lequel un orphelin retrouve l'ancien amant de sa mère, devenu chef d'une bande de brigands. Le scénario de ce film était l'adaptation d'un texte de John Meade Falkner, un marchand de canons qui avait écrit quatre romans (*Moonfleet* était le troisième) mais avait perdu le manuscrit du quatrième dans un train. Le roman *Moonfleet*, donc, et malgré le film de Lang, malgré aussi l'enthousiasme que sa publication, en 1898, avait suscité chez Thomas Hardy, n'avait jamais été intégralement traduit et publié en français. C'est aujourd'hui chose faite, par la grâce d'une nouvelle collection. Le résultat est tout à fait plaisant! Un texte à placer aux côtés de ceux de Robert Louis Stevenson.

Ce feuilleton, écrit par le prolifique Paul Féval en 1857, a fait l'objet d'au moins sept adaptations cinématographiques, la dernière en date étant celle de Philippe de Broca, projetée il y a quelques mois à peine. Les spectateurs plus âgés se souviendront sans doute des performances de Jean Marais et de Bourvil dans le film d'Hunebelle en 1959, ou encore de celle de Jean Piat dans la série télévisée de la fin des années 60. Voici donc qu'un éditeur, voulant profiter du fait que les aventures de Lagardère risquent de susciter de nouveau la ferveur des enseignants français, offre aux jeunes lecteurs une édition intégrale de ce roman historique, complétée par un dossier prenant la forme d'un magazine.

LE CRIME

DE MONSIEUR LANGE
LES PORTES DE LA NUITJacques Prévert
Folio
Paris, 1998, 385 pages

Réunis sous une même couverture, voici deux scénarios témoignant de la sensibilité politique de Jacques Prévert. Le premier, *Le Crime de Monsieur Lange*, écrit pour Jean Renoir, montre la naissance du Front populaire, tandis que le second, *Les Portes de la nuit*, porté à l'écran par Marcel Carné, fait le récit de la désillusion de l'aile gauche de la Résistance. Deux textes, donc, écrits à dix ans d'intervalle, qui traduisent l'évolution de la gauche française. A mettre au crédit de l'éditeur, l'excellente présentation d'André Heinrich.

N'est-il pas dit que lorsqu'on cherche, on trouve? Quel meilleur fil romanesque, sinon l'art, que de voir des mystères partout et des problèmes insolubles, de poser des questions sans y répondre, de sommer des témoins confus à la barre et de construire des raisonnements aussitôt démentis, mais pas complètement? Pensons au célèbre procès des sorcières de Salem, qui fut monté de toute pièce par le délire investigateur de quelques illuminés, sournoisement animés par le pouvoir et la jalousie. Nous savons que la plus simple réalité, entre les mains de militants de l'obscurantisme, peut soudain se métamorphoser en drame humain.

GUYLAINE MASSOUTRE

LE CHRISTI

René-Victor Pilhes
Plon, Paris, 1998, 331 pages

Le dernier roman de Pilhes, *Le Christi*, met en œuvre ces ressorts du fantastique avec intelligence et maîtrise littéraire. Au départ, les données sont simples, peu romanesques: une délégation américaine qui s'intéresse aux sectes — ce sont des experts gnostiques de Denver — s'installe à Saint-Secaire, dans la région cathare, pour retracer, sur un mode historique et scientifique, les éléments concrets indispensables pour comprendre la célèbre déviation cathare, antipapistes et hérétique du XIII^e siècle.

Mais voilà que les villageois ariégeois, mécontents de voir leur paisible village troublé par les investigateurs, jugés trop curieux et ignorants des coutumes locales, se mettent à résister à leur manière aux intrusions indésirables. Et le délire d'un rapport de force commence, dans la confrontation des mentalités, autour de cette paix troublée. Des manipulations hostiles répondent aux envahisseurs. Des lors, à chacun sa tactique! Le jeu et l'intelligence se mêlent, brouillant les pistes raisonnables sans tout effacer.

D'abord, il y a ces traces de mentalité cathare. Leur rémanence se perçoit dans l'imaginaire des lieux: par exemple, autour du bûcher où les Cathares furent réduits en cendres en 1244, à Montségur. L'équipe américai-

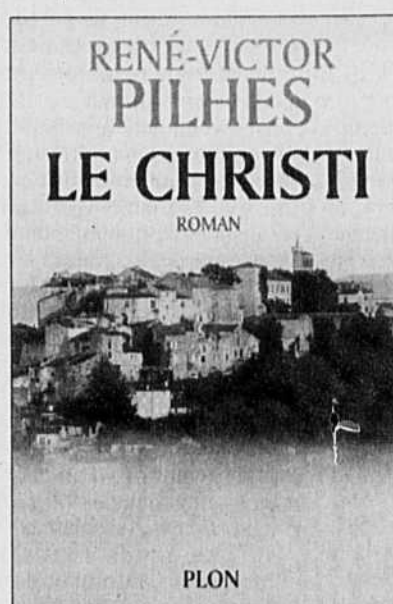
ne n'est pas sotte. Elle fait sortir le chat du sac! Ainsi, elle devine que le *Chant du bouvier*, une complainte folklorique pleine de nostalgie — célèbre en Occitanie —, est l'équivalent du *Cow-Boy's Song*. Ces villageois témoignent directement des anciennes croyances! «Au fond, à quelques différences près, ils sont à notre mission ce que les Indiens furent à nos ancêtres pionniers quand ils débarquèrent en Amérique!» Pilhes est irrésistible. Il pousse la logique de cette anthropologie dont les conclusions sont, en fait, posées d'avance.

Inversement, face à cette armada de futurs conférenciers émérites, les indigènes ne sont pas tous tombés de la dernière pluie. Il y a en particulier un ancien professeur, qui a vécu à New York avant de «péter les plombs». Retourné vivre à Saint-Secaire, il se conduit anormalement, nourri de convictions néo-cathares. Les habitants, qui l'accablent, l'ont surnommé «le Christi» — une expression qui ressemble à un juron.

Une intelligence corrosive

Or c'est là que les Cathares et les Américains ont quelque chose en commun. Le manichéisme de Dieu et Satan. Mais la vérité américaine peut-elle être cathare? Ne doit-elle pas, dans sa science même, établir la suprématie d'une pensée en lutte contre les sectes, sur le territoire américain? Ce qui, on le sait, n'est pas gagné.

Le plus drôle, c'est que la contre-



René-Victor Pilhes
LE CHRISTI
ROMAN
PLON

fensive des «experts en civilisation européenne de l'an mil» développe ses arguments à même la pensée religieuse, cherchant «l'ennemi intérieur» et «le terroriste international» chez ces adeptes de sectes, anti-ultra-capitalistes et persuadés, comme tous les fondamentalistes, qu'elle se trouve au bord de la destruction et de la capitulation.

Le roman fourmille de portraits savoureux, de personnages bizarres aux parcours en zigzag. Il y a là des experts en simulation, capables de tromper les experts scientifiques. Le spécialiste en sociologie planétaire a beau projeter ses théories, il est aux antipodes des microphénomènes ariégeois. Mais ses vérités primaires, récupérées adéquatement, nourrissent la rébellion locale, et les messes noires renaissent miraculeusement.

Le clergé s'en mêle jusqu'aux évêques, peu disposés à voir la Cathare, sous la pression médiatique, renaitre de ses cendres. Il résulte de tout ce beau monde un joyeux mélange de «fiction religieuse dérivante» dont l'enjeu est bel et bien philosophique et politique.

Cette allégorie se termine par un drame dont on ne vous révélera pas la teneur. Mais qu'il vous suffise de sa-

voir, avant de lire ce roman, que s'y rencontrent le monde des Cathares et celui des sectes américaines, où certaines voix du salut entendent bien se réincarner.

RENDEZ-VOUS
AU COLORADOPhilippe Labro, NRF-Gallimard
Paris, 1998, 240 pages

C'est une autre Amérique traditionnelle qui travaille Labro. Celle des grands espaces, des caractères libres et d'un cinéma dont il est manifestement proche. Le roman est construit comme un scénario, aux chapitres courts et à l'écriture rythmée. Pourtant, le style de Labro, bien au fait des réalités du Sud-Ouest américain, ne ressemble pas à l'écriture pressée et débordante d'un Thomas Pynchon, par exemple. On y parle pourtant beaucoup du quotidien.

L'histoire commence par un retour en arrière, à la suite d'un coma. Elle se passe 40 ans plus tôt, au Colorado, au départ de Denver puis dans la forêt. Le narrateur, âgé de 18 ans, est parti à la recherche d'un poète de la nation indienne Ute, nommé Santos-Montané. Le désert, le vent, l'immensité renouvellent leur première séduction, sous la plume de Labro. Des visages, des animaux peuplent maintenant l'esprit du convalescent: «Une forte odeur de suc, un mélange de miel, goudron, havane, avec autre chose de plus tenace et presque oppressant, vint à mes narines comme un nuage diffusé par je ne sais quel pulvérisateur.» Des visions précises lui fixent alors un rendez-vous.

Un deuxième voyage permet de confronter les souvenirs à la réalité. Mais surtout, les événements s'enchaînent pour que le voyage recommence là où le premier avait échoué. Une jeune fille au visage grêlé traverse l'opacité de sa mémoire. Que veut-elle signifier, par-delà l'oubli nécessaire des moments ordinaires? La fin du récit ne se dérobera pas à cette interrogation, qui ramène le narrateur au seuil des valeurs entrevues près de la mort.

À l'origine
de la passion

Quignard propose une définition plurielle et sensible de l'amour

VIE SECRÈTE

Pascal Quignard
Gallimard, Paris, 1998, 470 pages

DAVID CANTIN

Depuis *Les Tablettes de buis d'Apro- nenia Avitia* jusqu'aux *Petits traités*, certaines œuvres de Pascal Quignard illuminent un passage entre l'inspiration et l'érudition. On découvre une voix où se condense la charge du verbe poétique, dans un mouvement de synthèse de la pensée à travers l'histoire. Mais il y a aussi d'autres facettes plus connues chez cet écrivain français: l'auteur de romans à succès, le scénariste, l'essayiste, le musicien. Toutefois, dans son dernier livre, on assiste à la naissance d'une écriture qui rassemble les nombreux chemins littéraires de l'auteur de *Tous les matins du monde*.

En quelque sorte le onzième volume ou la quinziesme des nombreux traités, *Vie secrète* propose une définition plurielle et sensible de l'amour. A partir d'une longue suite de fragments, Quignard retourne à l'origine même de la passion amoureuse afin de s'approcher d'un silence impénétrable, de ce secret de l'innommable. D'une façon organique, il cherche la

source du mot à travers sa lointaine richesse étymologique. Or, on apprend que le mot *fascinus* désigne le sexe masculin, pour comprendre que la *fascinatio* est le rapport qui s'établit entre le sexe érigé et le regard qui s'y pose. Ces distinctions amènent Quignard à revoir sa propre expérience amoureuse à partir du geste qu'entraîne la réflexion intuitive.

C'est l'histoire d'un isolement, d'un itinéraire intime qui traduit la quête d'un homme vers les deux énigmes d'une seule passion: l'amour et la musique. Les premières pages du livre retracent une liaison adultère, d'il y a 30 ans, avec une pianiste. Par la suite, un homme se dirige vers ces lieux du monde qui sont autant de souvenirs confus de l'amour. Mais peut-on véritablement parler d'un récit? *Vie secrète* se rapproche plutôt de l'observation attentive d'une immense fresque où le moindre détail éclaire sa beauté intemporelle: «Partout l'âme est un secret. Ce qui se montre est un corps. Ce qui se cèle est une âme. Un homme qui dit son nom secret n'a plus d'âme. La langue apporte avec elle la possibilité de se taire, de refuser de s'exprimer. Elle l'apporte comme son cœur. Comme l'humanité a apporté la chasteté comme une énigme à l'intérieur de sa

propre nature animale et comme un défi aux conditions de sa reproduction. Comme la peinture a amené avec elle l'ingérable.»

Le projet Quignard

«Je cherche à écrire un livre où je songe en lisant. J'ai admiré de façon absolue ce que Montaigne, Rousseau, Stendhal, Bataille ont tenté. Ils mêlaient la pensée, la vie, la fiction, le savoir comme s'il s'agissait d'un seul corps. Les cinq doigts d'une main saisissent quelque chose.» Ce court chapitre illustre bien l'envergure du projet de Quignard. Celui d'une œuvre ouverte sur la connaissance intérieure qui va du premier jour au dernier regard. Il en résulte un chef-d'œuvre inclassable qui déjà dans les pages magnifiques d'*Albucius* ainsi que dans *Le Sexe et l'Effroi*. *Vie secrète* est l'ombre de cette double étreinte du silence et du langage. Elle suggère la tension lyrique qui croise la spéculation intellectuelle jusqu'à l'intensité dramatique d'un vécu. Grâce à Vivaldi, Musil, Tchouang-tseu, Léonard de Vinci, Héloïse et bien d'autres, Quignard retrouve le sens perdu de l'amour. A partir d'une vérité douloureuse, il remonte le fleuve du temps pour apprendre que «se tai-

re, aimer, écrire, c'est un perpétuel triomphe en toute chose de l'adieu».

On ne lit pas Quignard, on l'accompagne dans sa fuite audacieuse pour retrouver ce que nous sommes. A travers sa recherche perpétuelle de l'amour, il invente une langue amoureuse capable de nous faire entendre les émotions les plus complexes. *Vie secrète* trouble et émerveille à la fois, c'est une forêt sauvage où la lumière jaillit de la plus profonde obscurité: «Plus on va loin à l'autre bout du monde, plus la rive est violente au retour. Mais cette mélancolie intense accompagnée de ce réveil dur est encore cet ailleurs qui se répand sur nous quand nous aimons. Nous nous retrouvons enlacés, nos deux corps nus, frissonnants sur la rive. Les chambres aussi sont des rives. Les lits sont des sortes de berges extrêmes. Nous nous taisons. Je ne puis assez dire combien je suis maintenant que nous avons raison de nous taire. L'intérieur et le dehors s'effleuraient encore. La nudité est le seul vestige dans la vie humaine qui demeure encore perméable, couverte de l'eau silencieuse de l'autre monde.» Après de tels passages, comment refuser de parcourir cette voie inattendue que Quignard trace dans la crainte triomphante du destin amoureux?

Souvenirs et réflexions d'un ronchon

Jacques Henripin

Jacques Henripin aime la franchise et les enfants, déteste la sottise et les mots creux et se laisse volontiers entraîner dans la polémique. Ce livre constitue une page de l'histoire sociale et intellectuelle du Québec.

Une page admirablement écrite par un auteur à la plume alerte et colorée. Derrière le démagogue, se cachait un écrivain.

246 pages • 24,95 \$

C. P. 35040, CSP Fleury
Montréal (QC) H2C 3K4
Tél.: (514) 389-8448 • Téléc.: (514) 389-0128
courriel: varia@microtec.net

Les Éditions Varia
Diffusion: Prologue

Reporters sans frontières

**100 PHOTOS POUR
DEFENDRE LA LIBERTÉ
DE LA PRESSE**

Photographies de Marc Riboud

EN VENTE PARTOUT
au profit des journalistes emprisonnés

Réalisation: Reporters sans frontières
Photographies de l'édition 1998: Marc Riboud

Le polar à 3,75 \$

Librio [noir]

L'heure est enfin au Poulpe

10 \$ Le Poulpe Jean-Bernard Pouy La petite écuyère à café

10 \$ Le Poulpe Patrick Raynal Arrêtez le carrelage

10 \$ Le Poulpe Jean-Claude Izzo Vivre fatigue

10 \$ Daniel Picouly Tête de nègre

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Le lecteur singulier

LECTURE LITTÉRAIRE ET EXPLORATIONS EN LITTÉRATURE AMÉRICAINE

Bertrand Gervais
XYZ, coll. «Théorie et littérature»
Montréal, 1998, 231 pages

textes littéraires. Pour résumer, on peut dire que la lecture littéraire n'aura jamais constitué un acte aussi singulier qu'à l'époque qui est la nôtre. Dans les deux sens du mot «singulier». La lecture n'aura jamais revêtu un caractère aussi individuel et aussi bizarre qu'en cette fin de millénaire.

Un territoire à défricher

Ne pouvant plus se rabattre sur la communauté (savante ou moins savante) de lecteurs à laquelle il est censé appartenir pour obtenir du sens, les œuvres ayant de moins en moins une valeur établie à jamais et partagée par tous, l'individu moderne est confronté à un univers de lectures devenu territoire à défricher, monde à conquérir. *Lecture littéraire et explorations en littérature américaine* s'ouvre sur une citation de Gertrude Stein qui définit l'espace américain comme un espace ouvert — «Il y a plus d'espace où personne ne se trouve que d'espace où se trouve quelqu'un» — et que Bertrand Gervais reprend à son compte pour décrire le vaste horizon dans lequel s'inscrit l'acte individuel de lire. Il y a toujours plus de livres que nous n'avons pas lus que nous avons lus, une affirmation qui relève moins du constat empirique que d'une reconnaissance du désir de relecture (de lecture de nouvelles œuvres mais aussi de nouvelles lectures de la même œuvre) qui fonde l'activité du lecteur.

Dépassé (mais non écrasé) par une tâche proprement incommensurable, le lecteur est seul devant chaque livre, mais cette solitude s'accorde avec celle de tous les autres lecteurs placés devant tous ces autres livres que je n'ai pas lus. Alberto Manguel ne dit pas autre chose quand, après avoir passé en revue la vingtaine de portraits et de photos de lecteurs célèbres qui sont reproduits au premier chapitre de sa fascinante *Histoire de la lecture*, il conclut: «Tous sont des lecteurs, et leurs gestes, leur savoir-faire, le plaisir, la responsabilité et le pouvoir que leur procure la lecture sont également les miens. Je ne suis pas seul.»

Le lecteur est un géomètre, la lecture une maîtrise du territoire, une ouverture sur un espace-frontière à explorer, à délimiter, à occuper. Le choix de la littérature américaine pour expliquer cette exploration qu'est la lecture n'est, dans ces conditions, pas fortuit. Mais c'est davantage une certaine littérature postmoderne qui est visée à travers la littérature américaine, celle qui porte une empreinte de métafictionnalité. C'est dire que la lecture littéraire ne se donne pas comme immédiate, facile, déjà comblée. Les textes littéraires restent même initialement fermés à nos entreprises habituelles de compréhension. Ce n'est pas surprenant. Du moment où l'on définit la lecture comme un sens à construire et comme un investissement personnel, les textes les plus intéressants sont ceux qui font de nos erreurs de lecture la condition même d'une lecture littéraire. Pour un lecteur littéraire, la première piste n'est jamais la bonne.

L'herméneutique et la sémiotique de la lecture littéraire — de Gadamer à Eco en passant par Barthes, Jauss, Ricœur — constituent un champ d'étude passablement chargé que Bertrand Gervais maîtrise bien. Répondant à un réel souci de faire se répondre réflexion théorique et analyse ponctuelle, le vol dans les hauteurs et la marche sur le terrain, *Lecture littéraire et explorations en littérature américaine* illustre un des pans les plus intéressants de la recherche québécoise en théorie littéraire.

rosal@videotron.ca



Robert Saletti



Bertrand Gervais

Lecture littéraire et explorations en littérature américaine

THEORIE LITTÉRAIRE XYZ

Deux romans très attendus

Anique Poitras donne une suite aux aventures de Sara

GISÈLE DESROCHES

LA CHAMBRE D'ÉDEN

Anique Poitras
Québec/Amérique, coll. «Titan»
Montréal, 1998, 204 pages

Il avait le ton presque agressif. «Quand donc Anique Poitras va-t-elle enfin publier la suite de *La Lumière blanche* et de *La Deuxième Vie*?» Les lecteurs (surtout les lectrices, avouons-le) la réclament, piaffent, sont sur le point de se fâcher, me dit, cet hiver, ce bibliothécaire d'école secondaire. Et les autres bibliothécaires présents de hocher la tête, de rencherir. Et c'était partout pareil si l'on en croit le long texte de remerciements qui précède *La Chambre d'Éden*. Pendant les quatre ans d'attente, beaucoup ont écrit à l'auteur, certains ont téléphoné à l'éditeur, quelqu'un a même lynché par ses étudiants si le livre n'était pas sorti à la rentrée. Coup de cœur des 13 à 17 ans lors du sondage de Communication-Jeunesse en 1997. *La Lumière blanche* était le premier roman de l'auteure. On y faisait la connaissance de Sara Lemieux dont l'amoureux se faisait tuer lors d'un accident. Le deuil terrible qui suivait était presque venu à bout de sa volonté de vivre. Elle a connu le long tunnel et la lumière blanche mais le titre de la suite, *La Deuxième Vie*, proclame qu'elle en est revenue.

La Chambre d'Éden tient-il ses promesses? Je dois dire oui tout de suite pour vite rassurer les lecteurs. Et pourtant, par certains aspects, non. Oui, parce que Anique Poitras a le tour de raconter, de nous attacher à son héroïne et de nous la faire aimer. Nous partageons de près ses hésitations, ses emportements, ses découvertes. L'écriture est vivante et fluide, verte et vibrante. Non, parce que l'auteur nous fait encore le coup pénible du «à suivre». Nous ne saurons que dans le deuxième tome ce que Sara fera de son été et de son amoureux. Il aura fallu tout le premier, c'est-à-dire

le troisième de la série Sara, pour mettre en place les circonstances et amener l'héroïne au bord de l'amour qu'elle craint maintenant, on s'en doute, plus que tout. Non, parce qu'on sent l'auteur mal à l'aise de poursuivre ce deuxième deuil.

La mère de Sara est en effet morte d'un cancer à la fin du deuxième livre. Sara est exilée chez son père à Toronto. Nouvelle maison, nouvelle langue, nouvelle école, elle s'en sort péniblement, mais s'en sort tout de même, grâce à des cours privés de théâtre. Oui, puisque, dès le troisième chapitre, on range la boîte de mouchoirs, on se retrouve quatre ans plus tard, à la veille du départ pour le Conservatoire où Sara vient d'être acceptée. C'est là que la passion nous reprend, que le véritable roman recommence.

Ce sera le retour à Montréal, les retrouvailles des anciens de la troupe de théâtre, la vie autonome (elle a maintenant 19 ans) et les nouvelles amours. Non, pas tout à fait satisfaisant. On y cherche en vain la magie du premier roman qui décollait vers un au delà fascinant et original. Le récit dégage pourtant un sentier prometteur: les rêves singuliers où Sara rencontre presque à volonté se mère décédée, mais l'auteur laisse tomber la piste, ne s'y aventure pas vraiment. Il manque cette touche qui faisait du premier roman unique. Me voilà obligée de ronger mon frein et d'attendre, comme tout le monde, la troisième suite. Peut-être que là...

REQUIEM GAI

Vincent Lauzon
Pierre Tisseyre
coll. «Faubourg Saint-Rock»
Montréal, 1998, 188 pages

Lors du colloque organisé par Communication-Jeunesse en 1993, réunissant de jeunes lecteurs d'un peu partout dans la province, on avait organisé un atelier du type «droit de parole» où les participants étaient appelés à approfondir ce qui leur plai-

sait ou pas dans la littérature jeunesse actuelle. Lorsque la discussion s'est engagée du côté de la sexualité, spontanément, plusieurs ont exprimé leur désir de trouver dans leurs romans des personnages et des éléments susceptibles d'éclairer leur compréhension des comportements sexuels et plus particulièrement du phénomène homosexuel (voir le compte rendu de *Vidéo Presse*, novembre 1993). On ne comprenait pas pourquoi ce pan de réalité ne se retrouvait jamais dans les textes mis à leur disposition. Qu'attendaient donc les auteurs? Depuis, il y a eu quelques scènes timides, quelques personnages secondaires. Mais rien que des murmures.

Vincent Lauzon n'était pas présent au colloque, mais il exauce le vœu des participants cinq sur cinq avec ce roman du Faubourg Saint-Rock consacré entièrement à la question. Ou plutôt au personnage. Pleins feux sur Serge Brochu, ex-membre du groupe Push-Poussez, qui s'est laissé glisser peu à peu, presque sans s'en apercevoir, dans l'amour avec un grand A ou plutôt un grand H comme hétéro ou plus précisément dans l'amour avec Geneviève. Ils s'aiment. Tout simplement. Un soir, elle lui présente des amis à elle. Dès le premier contact, il devient amoureux de François. Situation de départ bien explosive que j'entends déjà certains parents dénoncer vertement; je prévois certaines écoles exclure ce titre de leur prochaine liste d'achat comme on avait exclu sans procès *La Première Fois*, un recueil de témoignages d'auteurs jeunesse sur leur première expérience amoureuse.

L'identité sexuelle

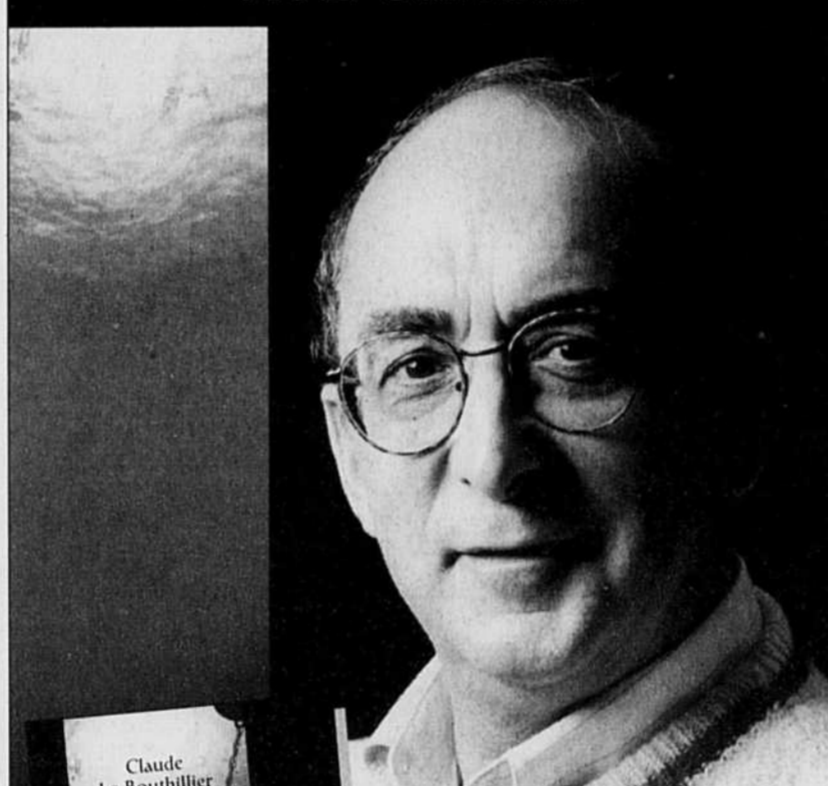
Pourtant, malgré d'évidentes maladrotes, le roman mérite le détour. Il aborde sans broncher et pour la première fois la troublante question de l'identité sexuelle. Sous prétexte de discussions entre jeunes, il aligne les arguments intellectuels et les raisonnements sur les droits des gais ainsi que le bien-fondé moral de ce «pen-

chant». Tous les clichés sont examinés. Présentant probablement des obstacles énormes à la circulation de son livre, l'auteur est parti de loin. Le héros ne se doute pas qu'il peut être attiré par un gars. Innocence et bonne éducation. Il résiste à la révélation qui se fait jour, ou plutôt, il accepte bien vite d'être amoureux d'un gars, mais en repousse tant qu'il peut les conséquences. Il en vient à la conclusion la moins compromettante, à savoir que «l'hétérosexualité et l'homosexualité n'existent pas. Il n'y a que des êtres humains qui s'aiment ou qui ne s'aiment pas». Pas besoin de vous dire que l'auteur reste prude et qu'on n'y trouve pas de scènes torrides.

De plus, le héros est doté d'un père qui hait les «tapettes» et d'un ami comme il ne s'en fait plus: un ultracatholique qui ose le confronter et le harceler pour qu'il revienne dans le bon sentier. On peut reprocher à l'auteur d'aborder l'affaire de façon bien raisonnable et pas tout à fait crédible (il reproduit presque *in extenso* des discussions de groupe interminables et pointilleuses), d'appeler faussement journal ce qui est en réalité un récit, de laisser dans le flou la zone avant Geneviève, de laisser subsister longtemps une certaine confusion dans la tête de son héros et par conséquent du lecteur, de reculer bêtement à la fin après avoir défriché tout ce terrain.

Mais il fait lui-même, à travers son héros qui a des prétentions d'écrivain, son propre procès vers la fin: «Je relis les derniers mois de mon journal et le découpage me gagne... Rien ne se suit comme il faut. Le rythme est déficient... Je m'étends pendant des pages à relater d'arides débats oraux... Tout le monde parle et personne n'agit.» Pourtant, le sujet est si chaud qu'on ne doit pas se laisser bloquer par ces détails. Le voile est levé et l'esquisse est intéressante. Elle a le mérite de mettre les cartes sur la table. Il faut qu'elle se rende jusqu'à son public. Il faut qu'elle soit suivie d'autres solutions alternatives. Il est grandement temps.

XYZ éditeur



Le borgo de L'Écumouse : un cri de détresse, l'attente d'un sauvetage et de retrouvailles bien improbables...

Claude Le Bouthillier
Le borgo de L'Écumouse
216 p. • 19,95 \$



1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525.21.70 • Télécopieur : (514) 525.75.37
Courriel électronique : xyzed@mlink.net

On ne trouve pas que du Gallimard, à la librairie Gallimard...

3700 boul. St-Laurent, tél. : 499-2012
fax : 499-1535 www.gallimard-mtl.com

POUR PASSER D'UNE POLITIQUE DE COUPURES À UNE POLITIQUE DE RÉFORMES



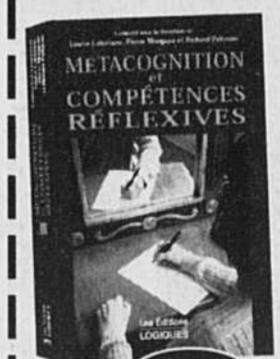
Alain Bonnin
Des idées pour le Québec

Une vision neuve et non partisane sur les thèmes qui alimenteront le prochain débat électoral.

CARTE BLANCHE

EN VENTE EN LIBRAIRIE • DISTRIBUTION FIDES (2\$ par exemplaire vendu sont versés à Centraide)

Théories et pratiques dans l'enseignement



496 pages
44,95 \$
Métacognition et compétences réflexives

Collectif sous la direction de Louise LaFortune, Pierre Mongeau et Richard Pallascio

Un ouvrage essentiel pour comprendre comment on pense, comment on apprend.



386 pages
34,95 \$
La philosophie et les enfants

Marie-France Daniel

Peut-on enseigner la philosophie aux enfants, même très jeunes? La philosophie peut-elle aider les enfants à développer une pensée autonome?



320 pages
28,95 \$
Apprentissage et développement des adultes

Collectif sous la direction de Claudia Danis et Claudie Solar

L'adulte n'est pas trop vieux pour apprendre! Des pédagogues se penchent sur les exigences spécifiques de l'enseignement aux adultes.

LA COLLECTION «THÉÂTRE»

LOUISE BOMBARDIER



Michelle Allen
Le jeu des oiseaux
MICHELLE ALLEN
LE JEU DES OISEAUX

LANCTÔT ÉDITEUR

Louise Bombardier



Le champ

LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

ANDRÉ GREEN



L'INTRAPSYCHIQUE ET L'INTERSUBJECTIF EN PSYCHANALYSE
Le texte de la conférence prononcée devant la Société de psychanalyse de Montréal.

En vente dans toutes les bonnes librairies
Les Éditions LOGIQUES - Distribution exclusive: LOGIDISQUE
1225, rue de Condé, Montréal (Québec) H3K 2E4 Tél.: (514) 933-2225 • Fax: (514) 933-2182
logique@cam.org • http://www.logique.com

LIVRES

LA VIE LITTÉRAIRE

ARTS VISUELS

Montréal et la GBQ

Une commission de la Ville de Montréal chargée de se pencher sur le projet de Grande Bibliothèque du Québec (GBQ) déposait son rapport au conseil municipal cette semaine. Afin de s'assurer que les intérêts des Montréalais, dont la ville accueillera la mégabibliothèque, ne seront pas floués, la vigilance est de mise, y lit-on...

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD
LE DEVOIR

Pendant que Québec tarde avec l'annonce du site qui abritera finalement cette Grande Bibliothèque dont on ne fait que parler, Montréal s'active et tente de s'assurer de l'équité la plus grande.

Chargée de se pencher sur le plan de développement du réseau montréalais des bibliothèques de même que sur le projet de GBQ, la Commission de l'administration et des services aux citoyens déposait cette semaine une série de recommandations au conseil municipal après avoir entendu en audiences les commentaires de citoyens.

Répandant aux préoccupations des citoyens et de la commission quant à une juste représentation de la Ville de Montréal à la haute direction de la GBQ, la ministre de la Culture et des Communications, Louise Beaudoin, annonçait plus tôt cette semaine que la Ville de Montréal serait représentée à l'un des postes du conseil d'administration de l'institution. Elle ajoutait de surcroît qu'une seule et même personne occuperait la présidence et la direction générale de la GBQ pour «assurer la cohérence de la vision de la mise en œuvre de la nouvelle institution».

Dans son rapport, la Commission de l'administration et des services aux citoyens (CASC) recommande à la Ville de Montréal de rapidement évaluer la collection de la Bibliothèque centrale (qui, rappelons-le, sera fusionnée

aux trésors de la Bibliothèque nationale pour créer la GBQ), et que «la valeur de cette collection soit considérée dans l'ensemble de la contribution de la Ville à la GBQ», ce qui constitue l'un des chevaux de bataille de la conseillère Hélène Fotopoulos, vice-présidente de la CASC. Des chiffres ont déjà circulé suggérant que la valeur de la collection de la Bibliothèque centrale soit quasi équivalente à la valeur du projet en entier, soit 75 millions de dollars.

On suggère aussi fortement à la Ville de veiller, dans le cadre des négociations avec Québec, à ce que Montréal ne soit pas la seule municipalité à contribuer aux frais d'exploitation de la GBQ, puisque sa vocation nationale en prévoit l'utilisation par plus que la population locale. Rappelons que le projet de Grande Bibliothèque tel qu'énoncé actuellement prévoit que les coûts de fonctionnement annuels de l'institution nationale avoisineraient les 25 millions de dollars, dont 50 % pourraient provenir des programmes existants (huit millions de la Ville de Montréal, le reste issu de différents ministères québécois concernés).

Prix Christie

On avait présenté les finalistes; voilà maintenant les lauréats des prix du livre M. Christie. Récompensant la littérature jeunesse canadienne, les prix Christie — neuvième édition — ont été remis, pour le volet français, à Lucie Papineau et Marisol Sarrazin (catégorie 7 ans et moins), Dominique Demers (8 à 11 ans) et Robert Soulières (12 à 16 ans).

Pauses de taches pour une girafe (Dominique & compagnie) est issu du tandem Lucie Papineau au texte et Marisol Sarrazin aux illustrations. La première, auteure jeunesse et journaliste, et la seconde, tombée dans la marmite à dessins quand elle était toute petite, sont complices dans la création de livres pour les bambins.

Très connue des enfants et déjà maintes fois récompensée, l'auteure Dominique Demers a aussi remporté la palme avec *La Mystérieuse Bibliothèque* (Québec Amérique jeunesse). Critique littéraire, auteure de dix

romans, célèbre pour ses écrits destinés aux adolescents (*Maina, Marie-Tempête* — trilogie pour ados transformée en édition pour adultes), Mme Demers est une auteure jeunesse très prolifique.

Autre figure connue de la littérature, Robert Soulières a été récompensé pour *Un cadavre de classe*, publié chez Soulières éditeur, la maison d'édition qu'il a lui-même fondée en 1996 après un long passage aux Éditions Pierre-Tisseyre. Deux de ses livres — *Le Visiteur du soir, Casse-tête chinois* — ont déjà été primés. Les lauréats se partagent 22 500 \$, une somme qui est également remise aux gagnants du volet anglais. Plus de 160 œuvres avaient été soumises à l'attention du jury. Une nouveauté cette année fera circuler les couvertures des livres primés puisqu'elles seront reproduites sur plus de trois millions de boîtes de biscuits Christie.

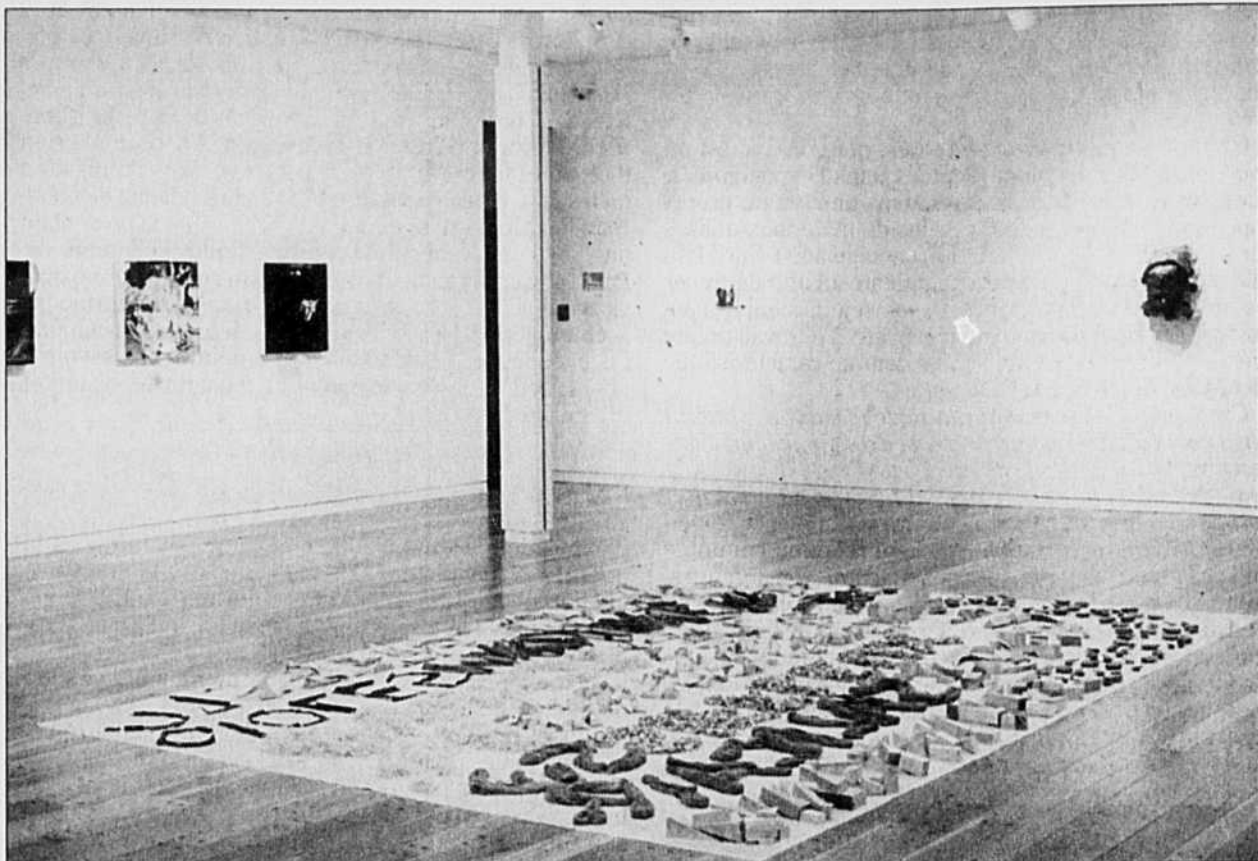
Anne Hébert à Sherbrooke

Pour bichonner l'œuvre entier que la grande écrivaine Anne Hébert a légué, l'Université de Sherbrooke a créé un centre de recherche entièrement destiné aux accomplissements de la poète et romancière québécoise. Le Centre Anne-Hébert, inauguré en début de semaine, abrite des trésors: les originaux de ses œuvres, des tapuscrits — certains annotés — et aussi des inédits, des œuvres traduites en une quinzaine de langues, en plus d'articles concernant ses ouvrages et des enregistrements de ses entrevues.

Le Centre Anne-Hébert se consacre non seulement à la protection de l'œuvre considérable de cette grande auteure mais «assurera l'animation scientifique et l'organisation de colloques et activités» portant sur l'auteure et son œuvre. Passé 80 ans, l'écrivain est depuis peu de retour au pays, après un séjour de quelque trente ans dans la fébrile Paris. Elle publiait récemment *Est-ce que je te dérange?*, récit qui s'ajoute aux nombreux ouvrages, romans et recueils de poésie qui font d'elle l'un des écrivains de langue française les plus importants du siècle présent.

Nancy Huston en ville

L'écrivaine canadienne Nancy Huston sera de passage à Montréal la semaine prochaine pour présenter au public son tout nouveau roman, *L'Empreinte de l'ange* (Actes Sud / Leméac). Une seule et unique séance de signatures permettra à l'auteure d'*Instruments des ténèbres* et de *Cantique des plaines* de rencontrer ses fidèles. À la librairie Champigny, au 4380, rue Saint-Denis, le vendredi 5 juin, entre 17h et 19h.



Words learned here / Mots appris ici, 1977, de Marlene Creates

MICHEL LAVERDIÈRE

Vox populi

De Saint-Jean-Port-Joli à Montréal, une exposition sur les lieux communs

LES LIEUX COMMUNS;
CULTURE POPULAIRE
ET ART CONTEMPORAIN

Centre international d'art contemporain de Montréal
314, rue Sherbrooke Est
Jusqu'au 5 juillet

BERNARD LAMARCHE

Voyons voir si vous suivez. Évidemment, avant d'arriver à ces pages internes de cette édition du *Devoir*, vous êtes passé par le *Cahier des Arts*. Par conséquent, vous vous êtes aperçu que le sujet principal et les sujets parallèles de cette «une», sur les arts visuels, partageaient une même question, peu importent les différentes pratiques artistiques qui y étaient traitées. Ce même thème, si vous avez bien lu, concerne les manifestations événementielles — symposiums, festivals, biennales, etc. — qui, chaque été, reviennent au Québec, en ces lieux que l'on nomme, bien maladroitement, certes, et selon une pulsion bêtement «urbanocentrique», si vous me prêtez l'expression, les régions.

Par le Centre de sculpture Est-Nord-Est de Saint-Jean-Port-Joli, les *Studios d'artistes de Saint-Jean-Port-Joli*. Puisque aujourd'hui le ton est donné à ce genre d'événement, alors aujourd'hui, nous nous permettons d'y revenir.

Vérifions un peu plus avant votre capacité, bombardé que vous êtes d'information sur tous les sujets du monde, de rétention, lorsque vient, justement, le temps de retenir ce que vous lisez. Vous qui nous lisez chaque semaine assidûment, au point de ressentir un malaise innombrable lorsque l'impossibilité de déguster ces lignes hebdomadaires vous traque, vous souvenez très certainement d'un texte que nous avions publié l'été dernier, au mois d'août, lors de notre virée en province. En effet, preuve que nous avons de la suite dans les idées dans ces feuilles consacrées aux arts visuels, nous vous avions alors entretenu de l'existence d'une biennale organisée

par le Centre de sculpture Est-Nord-Est de Saint-Jean-Port-Joli, les *Studios d'artistes de Saint-Jean-Port-Joli*. Puisque aujourd'hui le ton est donné à ce genre d'événement, alors aujourd'hui, nous nous permettons d'y revenir.

Les œuvres qui avaient été produites l'été dernier et dont nous avions déjà parlé alors sont actuellement présentées à Montréal, au Centre international d'art contemporain (CIAC), après un passage au Musée régional de Rimouski (du 18 septembre au 9 novembre 1997).

Est-Nord-Est

Ne reculant devant rien, même pas l'auto-citation, pour vous faire accéder aux plus hautes sphères de la connaissance, sans même que vous ayez à retourner à vos classeurs où vous consignez jalousement tous les écrits qui vous émeuvent, permettez-nous de vous rafraîchir la mémoire. Dans ce papier, nous écrivions alors: «Cette année, sous l'égide du conservateur Gaston Saint-Pierre, les artistes ont retenu divers aspects de l'art populaire, et plus largement des lieux communs: l'opinion populaire, l'imagerie et les motifs artisanaux, les contes et légendes, les ex-voto, et une machine à reproduire la sculpture, joyaux local qui imite la main des sculpteurs, qu'a utilisée Denis Rousseau. L'exposition, qui cette année encore sera diffusée par un catalogue d'exposition à venir, s'annonce véritablement de calibre.»

Or, une fois ces œuvres déracinées de leur lieu de réalisation où nous les avions croisées, disons que l'exposition, dans les salles du CIAC, n'aurait pas du tout souffert d'un accrochage plus aéré (les œuvres n'occupent que les deux premières salles du centre). Les œuvres de Thomas Corribeau (Montréal), Denis Rousseau (Québec), Marlene Creates (Terre-Neuve), Robert Fones (Ontario) et Sandra Meigs (Colombie-Britannique),

VOIR PAGE SUIVANTE

ROUMANES

Le bonheur absolu

Derniers jours

GALERIE SIMON BLAIS

3521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514-849-1165 Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

Que ceux tentés

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

Des circuits fabuleux à propos d'art et de culture!

18 juin et 8 août
* RODIN ET LALIBERTÉ au Musée du Québec

4 juillet
* KUERTI joue BRAHMS au Festival de Lanaudière

11 juillet
* STABAT MATER de DVORAK et
* PICASSO à Ottawa.

Demandez notre circulaire 1998 : (514) 276-0207

En collaboration avec Nadreau & Rouleau L'astre voyage. Détenteur d'un permis du Québec

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

LA GALERIE LINDA VERGE

JACQUES THISDEL

VERNISSAGE le dimanche 3 juin jusqu'au 26 juin

1049, AV. DES ÉRABLES QUÉBEC (QUÉBEC) G1R 2N1 (418) 525-8393

UNE INITIATIVE SANS PRÉCÉDENT AU Musée Marc-Aurèle Fortin

En vous inscrivant comme membre du Musée, vous recevez, à titre gratuit, une grande reproduction du peintre Marc-Aurèle Fortin, une valeur au marché de 30 \$.

MUSÉE MARC-AURÈLE FORTIN
118, rue Saint-Pierre, Montréal (Québec) H2Y 2L7
Téléphone : 845-6108

Offre valable jusqu'au 15 juin 1998

SOCIÉTÉ D'ARTS DE MONTRÉAL

Événement du 31 mai au 2 juin 1998

«ENTRÉE LIBRE À L'ART CONTEMPORAIN»

EXPOSITION

DIMANCHE 31 MAI : Journée portes ouvertes (grand public)

LUNDI 1^{er} JUIN : Midi-conférence à 12h30 et cocktail-conférence à 17h30
Vin d'honneur et conférence de M. Bernard Lévy, directeur général et rédacteur en chef de la revue *Vie des Arts*
Ateliers de peinture et de sculpture avec les artistes suivants : Sandor Sipos, Agnieszka Rajewska, Marie-Denise Douyon, Suzanne Langlois

MARDI 2 JUIN : «Les Affaires et les Arts», de 11h à 17h
Clôture des trois jours par un encan à 19h, d'une cinquantaine d'œuvres d'artistes contemporains, animé par M. Bernard Dubreuil, commissaire priseur

CENTRE DE COMMERCE MONDIAL DE MONTRÉAL (Maison des régions du Québec)
380, rue Saint-Antoine Ouest, Montréal (Québec), ☎ Square Victoria
Téléphone : (514) 847-1644 • Extérieur : 1-800-668-6389 • Télécopieur : (514) 847-5230

BENSON & HEDGES présente

Bordunos et l'épopée automatiste

Que ceux tentés par l'aventure se joignent à nous

— Refus Global, août 1948

DU 9 mai au 29 novembre 1998

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal • Renseignements : (514) 947-6226

BANQUE NATIONALE LE DEVOIR Pentacom

Publié les samedis 13 et 20 juin 1998

Lectures

D'été

Tombée publicitaire les vendredis 5 et 12 juin 1998

LE DEVOIR

LES ARTS

SUITE DE LA PAGE PRÉCÉDENTE

que St-Pierre avait réunies pour travailler autour des «lieux communs», abordent toutefois toujours aussi intelligemment du thème retenu, avec une belle sensibilité en prime. En passant, disons aussi que le catalogue est fin prêt.

C'est ainsi que Marlene Creates, dont on a aussi pu voir cette année les photographies dans l'exposition *La Face*, tenue à Dazibao, propose, dans une œuvre préoccupée par le recyclage, des résidus de matériaux utilisés par les autres artistes lors de son passage à Est-Nord-Est. Elle a déposé cette sorte de négatif au sol afin de tracer les mots qu'elle a appris lors de son séjour à Saint-Jean-Port-Joli: siffleurs, salicaires, grues, etc. Le travail pointe précisément ce qui se fait oublier comme caractéristique identitaire propre à une région.

Creates a aussi réalisé *Sur la route menant le voyageur vers l'Atlantique* — «phrase extraite d'un guide touristique se rapportant à la région de Saint-Jean-Port-Joli, [qui] laisse entendre que la vallée du Saint-Laurent est un lieu de passage et non pas une destination en soi», précise St-Pierre. Également préoccupée par la perception connotée que les gens peuvent avoir des «périphéries» géographiques, Creates, qui vit et travaille à Saint John's, Terre-Neuve, a questionné les résidents de Saint-Jean-Port-Joli sur leur vision de cette province de l'Atlantique. Sur une plaque de verre juxtaposée à une photographie d'un paysage générique, allusion à la morphologie du paysage maritime, Creates a reproduit les réponses qui, justes ou non, recourent, *vox populi vox Dei*, une certaine opinion populaire.

Les contes et légendes

Si Creates a puisé directement à même l'expérience de son séjour à Saint-Jean-Port-Joli et dans sa relation à la communauté des artistes et des résidents qu'elle a côtoyés, d'autres artistes ont préféré fouiller du côté des contes et légendes de l'endroit. Sans s'éloigner de la sur-enchère de signes à laquelle il nous a habitués, Denis Rousseau, avec ses *Trois contes et une gigue*, entre dans cette catégorie (avec Sandra Meigs). En trois parties, l'œuvre de Rousseau reprend entre autres le motif de la flèche molle, faite de caoutchouc, mi-langue, mi-spermatzoïde, grouillant au mur, que l'on a déjà vu, également à Dazibao, en 1996.

Outre cet élément animé et un phare sculpté à échelle réduite, Rousseau a accroché au mur *La Liturgie du curé Fleury* (chaque partie possède son titre respectif) une auréole faite d'un même module répété. Cet étrange objet à épines, cet objet fantastique a été reproduit à l'aide d'une machine à multiplier la sculpture, capable d'imiter la main de l'homme. Rousseau est allé du côté d'un véritable mythe local. Il faut imaginer la commotion que cette machine a pu cuaser au royaume de la sculpture faite à la main.

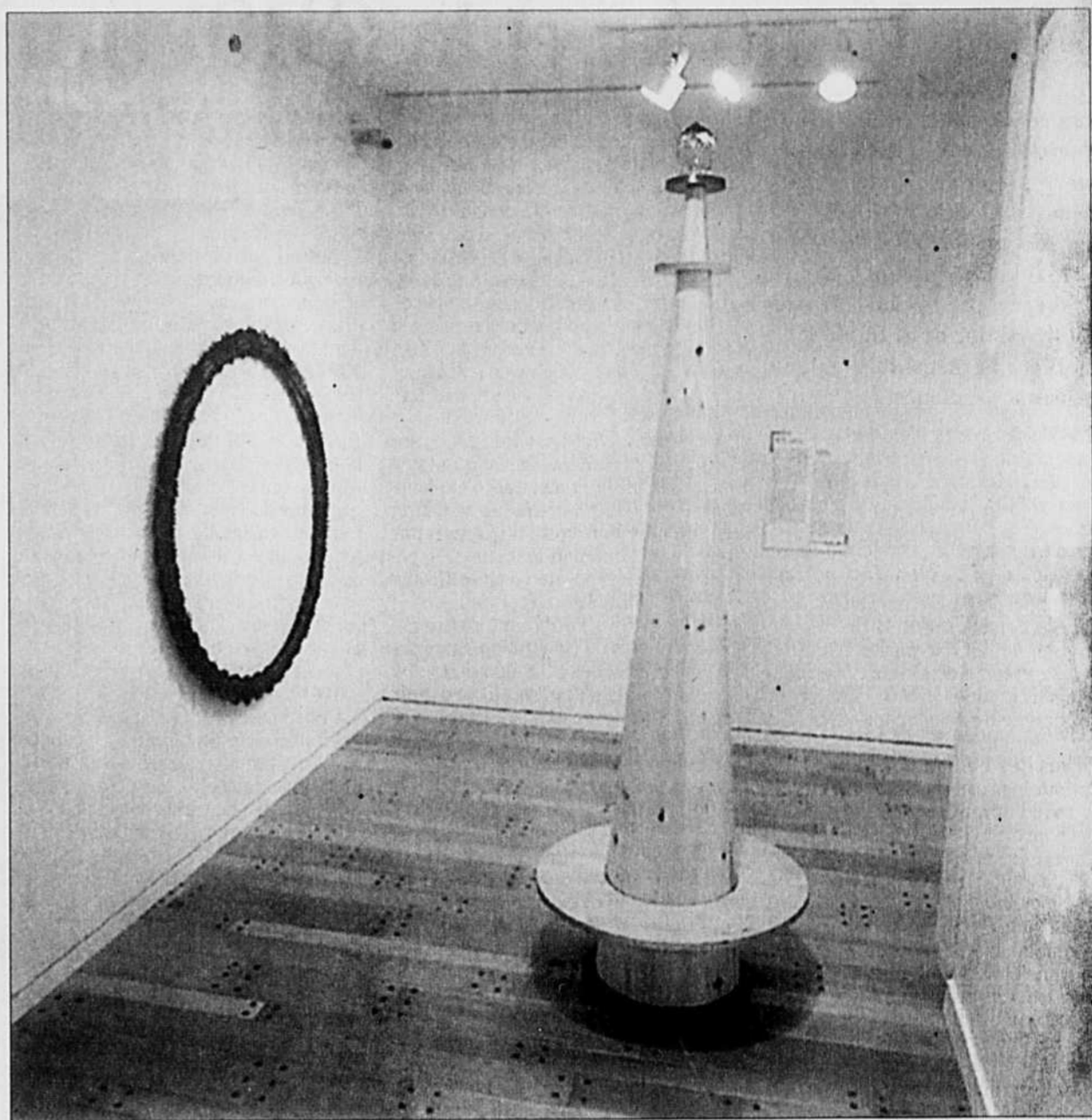
Thomas Corriveau et Robert Fones (Toronto) sont allés faire emprunt plus directement au sein de l'iconogra-

phie populaire prise dans le microcosme culturel de Saint-Jean-Port-Joli ou de pratiques rurales plus généralisées. Corriveau poursuit ici, mais en relief, son travail de peinture centré sur la construction de l'image peinte. Poursuivant également son travail sur «le phénomène de l'isolement des gens vivant chacun dans leur espace d'habitation», Corriveau traite de la «vie ordinaire». La quotidienneté dont parlent les œuvres de l'artiste n'a rien d'un sujet fourre-tout; on la retrouve dans l'utilisation qu'il a faite d'une petite figure, statuare typique de Saint-Jean-Port-Joli. En modifiant son échelle, en la présentant dans des situations plus suggérées que réellement peintes, Corriveau active un nouveau regard sur ce petit visage figé. De plus, sa manière de rendre la figurine par accumulation de planches ciselées déplace en sculpture les préoccupations de sa récente peinture, à savoir la construction de représentations à partir de systèmes modulaires.

Ex-voto

Robert Fones est quant à lui reconnu pour son travail sur le logotype, et on peut voir dans la seconde salle d'exposition la simplification extrême des formes à laquelle ses travaux dans ce domaine l'ont mené. La réduction de lettrages à de simples formes géométriques aux couleurs intenses, caractéristique d'une partie de sa production récente, a opéré également dans les structures qu'il présente au mur. Elles reprennent, en le démultipliant, le motif de la croix qui scande le paysage rural québécois. Empruntant à la tradition religieuse des ex-voto, Fones poursuit son travail sur la confusion entre les signes. L'artiste superpose plusieurs croix de couleurs vives qu'il décale légèrement les unes par rapport aux autres pour brouiller leur lisibilité. Toutefois, même rapprochée des autres travaux de Fones, pas certain que l'œuvre laisse entrevoir clairement ces références populaires, proche qu'elle est d'une certaine sculpture minimaliste. Les résonances de la culture populaire de cette pièce paraissent diluées, nous semble-t-il, par le mode de présentation que l'artiste a choisi. Nous pourrions, un jour, en débattre vous et moi.

Finalement, les peintures de facture naïve de Sandra Meigs, de Colombie-Britannique, s'affichent comme de petits théâtres sur les comportements moraux de l'humain. L'artiste rend ces saynètes comme dans les dessins animés, à travers la dépeinture d'animaux. Quelque peu angoissées, ces représentations serties de micro-éclairages (autre référence à la culture populaire, à ces laminages enluminés?), d'une facture légèrement heurtée, parfois irrévérencieuses, ne semblent pas, à nos yeux, susciter le même intérêt que les autres œuvres en présence. Non seulement par le peu de références au milieu immédiat qu'elle a su intégrer à sa manière (quoique ce n'était pas un des enjeux de départ, mais cela semble en reste avec les autres), mais aussi en fonction d'une certaine impression de déjà vu dont nous n'arrivons pas à nous défaire devant ces pièces.



MICHEL LAVERDIÈRE

Dans la série *Trois contes et une gigue*, 1997, *Le Phare de Zéphirin Leclerc* et *La Liturgie du curé Fleury*, de Denis Rousseau: un des aspects d'une démarche habituelle de l'artiste, mais aussi des formes et des objets qui renvoient directement à l'histoire et à la culture populaire.

Si vous ne voyez pas Rodin,
vous passez à côté d'un monument.

Auguste Rodin, *Le Baiser* (détail), vers 1882. Bronze. Coll. musée Rodin, Paris. Photo: musée Rodin, Adam Rzepka

Groupe Investors présente

RODIN

UNE EXCLUSIVITÉ NORD-AMÉRICAINE! DU 4 JUIN AU 6 SEPTEMBRE 1998

Plus de 135 œuvres du grand maître sculpteur français Auguste Rodin. L'exposition *Rodin à Québec* est réalisée en collaboration avec le musée Rodin de Paris.



POWER CORPORATION DU CANADA/
POWER CORPORATION OF CANADA



MUSÉE DU QUÉBEC



Parc des Champs-de-Bataille, Québec, G1R 5H3 • Renseignements: (418) 643-2150 <http://www.mdq.org>
Tous les jours de 10 h à 18 h; le mercredi de 10 h à 22 h.

Billets en vente dans le réseau Admission (514) 790-1245, Billetech (418) 643-8131, et au 1 888 88RODIN (1 888 887-6346). Les billets sont vendus pour une date et une heure précises.

Audioguide de l'exposition au comptoir des Amis du Musée. • Catalogue et souvenirs de *Rodin à Québec* à la Librairie-boutique.
Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

Radio-Canada
Télévision



HÔTEL
LOEWS LE CONCORDE
QUÉBEC

PROFITEZ DE NOTRE FORFAIT SÉJOUR ET MUSÉE

- CHAMBRE AVEC VUE SUR LE FLEUVE
- PETIT DÉJEUNER BUFFET
- BILLET POUR L'EXPOSITION RODIN À QUÉBEC

À partir de 85 \$ par personne, par nuit,
en occupation double.

Taxes non incluses. Chambre en classe Hospitalité.
Autres forfaits également disponibles.

L'HÔTEL OFFICIEL DE L'EXPOSITION, À PROXIMITÉ DU MUSÉE DU QUÉBEC, INFORMATION / RÉSERVATION 1 800 463-5256



HÔTEL
LOEWS LE CONCORDE
QUÉBEC

LES ARTS

ARTS VISUELS

La séduction des vitrines

L'intelligence, la sensibilité et l'audace de Fleming et Lapointe

STUDIOLO

Martha Fleming & Lyne Lapointe
Musée d'art contemporain de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 13 septembre

BERNARD LAMARCHE

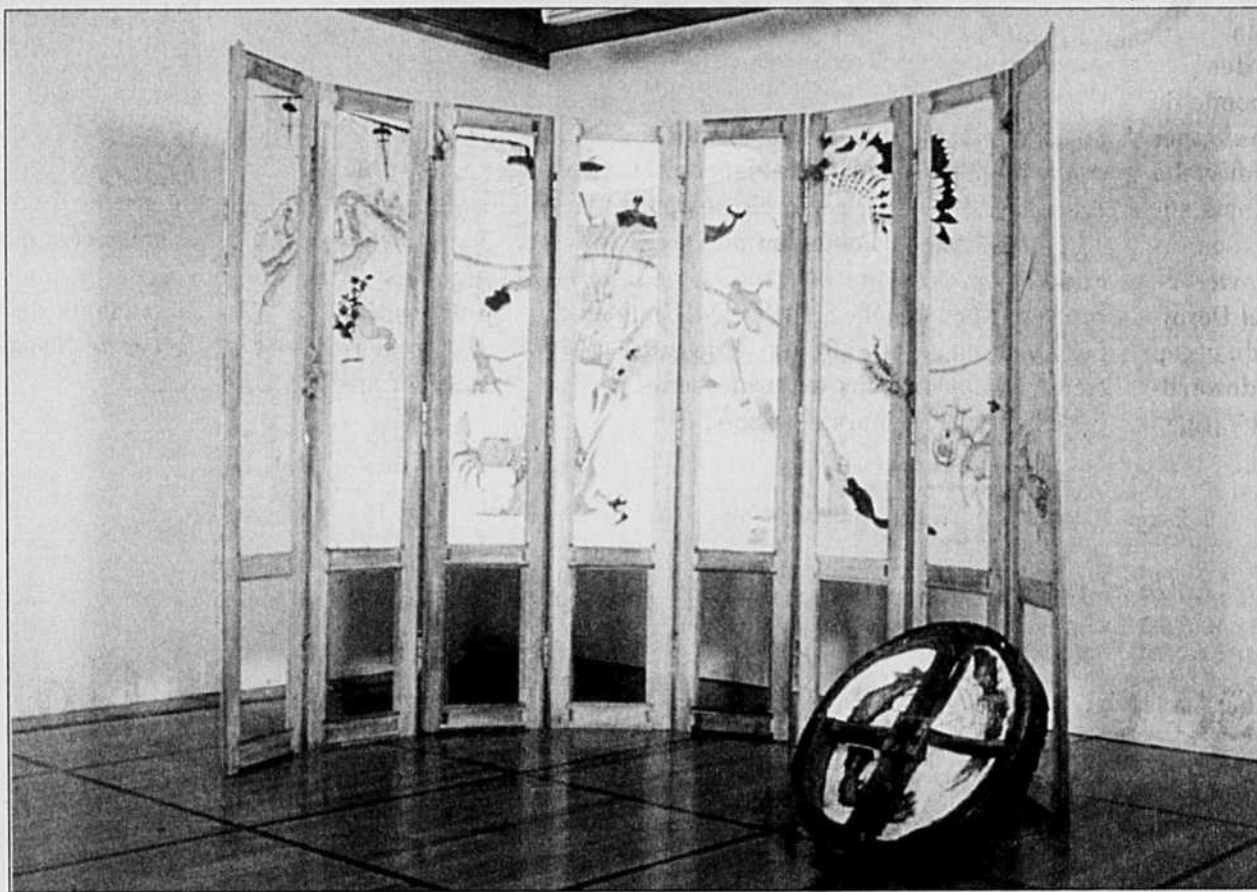
Deux caractéristiques incontournables sont à la base du riche travail du duo que Martha Fleming et Lyne Lapointe, la première originaire de Toronto, la seconde de Montréal, forment depuis près de 15 ans. Premièrement, l'esquive des circuits de diffusion usuels, qu'ils soient institutionnels, commerciaux ou parallèles, constitue un des grands axes de la production du duo rattaché à la scène montréalaise. En effet, elles ont souvent investi des lieux abandonnés par leurs fonctions ou terriblement connotés par elles, cherchant à en révéler des strates historiques et affectives oubliées, à réactiver des regards à l'intérieur de ces lieux afin d'en raviver certaines réalités obliérées par les habitudes qu'ils génèrent ou par les comportements qu'ils induisent.

Deuxièmement, de toute évidence serait-on porté à dire, réside la difficulté, implicite à tout le travail, du travail à deux.

Comme le relate Gilles Godmer, conservateur de l'exposition *Studiolo: Martha Fleming & Lyne Lapointe*, pour sa version actualisée accrochée au Musée d'art contemporain de Montréal (MACM) — l'exposition est organisée par la Art Gallery de Windsor —, chacune des deux artistes était individuellement bien établie, Fleming comme conservatrice indépendante et critique, Lapointe comme artiste, avant de signer, à deux, les installations admirables que l'on connaît aujourd'hui. On oublie souvent cette dimension du travail collectif, ce volontaire effacement des frontières de tout ce qui se glisse sous une identité (la signature) autonome. Le sentiment de propriété associé à la création, celui de l'attribution et de l'intégrité matérielle des œuvres suivant à grands pas derrière, se pose forcément de manière différente lorsque la création se conjugue à deux.

Dire cela, c'est ne rien dire de la matérialité des œuvres qu'ont produites Fleming et Lapointe. Ce n'est pas parler de leur recours répété aux planches des cours de science naturelle, aux cabinets de curiosités, aux objets tantôt parfaitement familiers (du moins le croit-on), tantôt passablement insolites, aux accumulations d'images historiques, certaines abimées, gommées, ni à la facture vieillote des artefacts qu'elles produisent. C'est toutefois en dire beaucoup sur certains des enjeux et des défis du passage des œuvres de lieux hantés par leur vétusté à l'espace lisse de l'institution muséale.

Leurs œuvres fonctionnent par résonance avec la matière ébranlée et décomposée de ces lieux désaffectés. De ces lieux délaissés qu'elles redonnent au public de façon même passagère à cet autre lieu dont l'histoire s'efface à chaque soubresaut du calendrier de la programmation, le



Allégorie de la colonisation, 1989-1990, de Martha Fleming et Lyne Lapointe.

défi était de taille: transposer les œuvres sans froisser la richesse des échos qu'elles entretenaient avec les premiers espaces. Or ce passage, dans tous ses aspects, est réussi avec une intelligence, une sensibilité et une audace absolument réjouissantes.

Parcours

La rencontre entre les deux artistes s'est produite en 1981. L'année suivante, elles s'engageaient à transformer, sur le Plateau Mont-Royal, la Caserne de pompiers n° 14. En 1984, elles modifiaient ce lieu de classement qu'est le bureau de poste (dans la Petite-Bourgogne) en un autre lieu de classification, celui du *Musée des sciences*. En 1987, le théâtre Corona devenait le site de *La Donna Delinquente*. Entre-temps, certains fragments d'œuvres voyageaient d'un lieu de diffusion à l'autre, disséminant ces œuvres construites pour des sites particuliers en d'autres lieux où elles prenaient vie autrement, mutées à d'autres existences. Mais ce qui allait rester gravé dans les mémoires, ce sont les projets à très grande échelle que les deux artistes produisaient, ici à Montréal comme à New York, par

exemple avec leur installation dans un terminus de traversier de Manhattan, et ailleurs.

On comprend bien alors l'impossibilité de s'essayer à reconstituer ces œuvres gigantesques dans un musée, d'autant plus qu'une des forces incontestables de ce travail demeure la sensibilité avec laquelle les œuvres s'imprégnaient des lieux et leur restituaient une existence les extirpant de leur aliénation économique, sociale et culturelle. Du coup tombait l'idée de la rétrospective classique, de la reconstruction selon un axe temporel de la succession des œuvres, ce que la conservatrice de la galerie de Windsor, Helga Pakasaar, et, ici, Gilles Godmer, ont tenu à respecter. Pour le MACM, on a donc choisi, pour rendre une idée des immenses espaces dans lesquels les artistes travaillent, de laisser complètement ouverts les espaces des salles d'expositions particulières. On a créé de cette façon des perspectives permettant aux œuvres, à défaut de pouvoir vibrer avec un lieu pour lequel elle n'ont pas été inventées, de se relancer les unes les autres, et de s'interpénétrer, sans que la cohérence de l'ensemble ne soit mise en cause.

Aucune étiquette ne vient river l'identité des pièces, n'en vient figer définitivement les limites respectives (un plan offert au visiteur permet tout de même d'obtenir de l'information à ce sujet, mais le parcours de l'exposition ne l'induit pas). Certaines agglomérations d'objets convoquent des fragments de pièces différentes, comme si l'intégrité matérielle des œuvres n'avait, pour ce projet, pas plus l'importance qu'on lui en accorde généralement. En ce sens, tout a été mis en œuvre pour que le projet *Studiolo* fasse oublier cette œuvre « connue du public comme une série de projets qui ponctuent ce qui pour nous constitue une totalité continue », pour reprendre les mots de Fleming.

Pratique du display

Précisément, le travail de Fleming et Lapointe redonne une place à l'inclassable dans notre société, reclasse autrement des objets dont il aurait fallu oublier la troublante parenté (comme cette mise en relation entre un instrument d'obstétrique et un nettoyeur à canon, ou la forme ronde d'un appareil d'ablation mammaire et un piège à animal), utilise la rhétorique de la vitrine, du *display*, non pas uniquement pour pointer en la mimant la rhétorique singulière du musée et l'arbitraire de certains classements historiques mais pour proposer d'autres classements qui, pour tout aussi arbitraires qu'ils soient, révèlent d'autres aspects de cette même histoire. C'est ainsi que *Studiolo*, projet réellement pensé comme une œuvre, amplifie, entre les œuvres elles-mêmes, les recoupements critiques que les deux artistes ont mis sur pied entre différents éléments iconographiques, formels, historiques ou autres, pour exposer plus que pour dénoncer certains effets colonisateurs — d'espaces, de lieux, d'individus, et plus spécifiquement dans certains projets sur le corps de la femme.

C'est ainsi que le corps féminin se reconstruit dans certaines pièces comme un lieu de résistance face aux pressions sociales et scientifiques. C'est ainsi que certaines autres œuvres, comme cet agencement dense de couvertures de livres anciens, construisent un lieu où le savoir (le livre, la lecture) se voit réinvesti de considérations sur le plaisir, l'ornementation (des jaquettes de livre comme celui, plus décoratif, des murs couverts à leur tour), etc. C'est ainsi qu'ailleurs, dans d'autres œuvres, des objets insolites se retrouvent aux côtés d'autres, dont la familiarité s'estompe avec le passage du temps. C'est ainsi, finalement, que le ton vieillot de l'ensemble des pièces retenues s'impose non moins comme un constat impuissant sur l'oubli des choses que comme une revitalisation de l'histoire, seulement lue autrement.

Ce parcours, qui réussit haut la main le pari de ne pas étouffer les œuvres dans une chronologie impropre à rendre la richesse de la pratique de ces artistes, risque de combler le visiteur par les liens qu'il pourra lui-même établir au sein de cette panoplie d'objets hétéroclites, en même temps que cet accrochage superbe est une leçon en soi sur la manière de prendre des risques (calculés, diront certains; en effet, l'affaire n'est pas nouvelle, elle est seulement oubliée très souvent) dans un accrochage, sans pour autant laisser le spectateur démuni. Très fort, et emballant.

RENTE
ARTS
MONTREAL

AUTOBUS DUPLESSIS • BANQUE NATIONALE DU CANADA
CONSEIL DES ARTS DE LA COMMUNAUTÉ URBAINE
DE MONTRÉAL • CONSEIL DES ARTS DU CANADA
ÉDIFICE BELGO • LE DEVOIR • LE SABORD • MINISTÈRE
DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS DU QUÉBEC
OPTICA • PARACHUTE • PRATI & WHITNEY CANADA
RITZ-CARLTON KEMPINSKI MONTRÉAL
SERVICE DE LA CULTURE DE LA VILLE DE MONTRÉAL
TÉLÉCITÉ-TMI • TRANS ART • VIA ROUTE • VIE DES ARTS

UN MÉGA-ÉVÉNEMENT
LES ACTUALITÉS DE LA PEINTURE ABSTRAITE
PLUS DE TRENTE LIEUX D'EXPOSITION
PLUS DE 250 ARTISTES
EXPOSITION THÉMATIQUE :
ÉDIFICE BELGO À MONTRÉAL
DU 6 JUIN AU 11 JUILLET 1998
UNE RÉALISATION DE L'ASSOCIATION DES
GALERIES D'ART CONTEMPORAIN (MONTRÉAL)
RENSEIGNEMENTS : (514) 861-2345

Voici les grands gagnants du Grand concours de JOURNALISME LE DEVOIR

La relève se manifeste de plus en plus nombreuse au Grand Concours de journalisme *Le Devoir*, auquel ont participé cette année 200 étudiants venant de 24 cégeps. Créé en 1995 par la Fondation du Devoir et l'Association québécoise des professeurs de français pour jeter des ponts entre le monde de l'éducation et du journalisme, ce concours vise à développer l'écriture journalistique chez les étudiants de niveau collégial à qui on propose de rédiger un article critique de 800 mots sur un événement de nature sociale ou culturelle. Ont été soumis au jury de cette troisième édition du concours les textes de Roxane Boucher, du cégep de Trois-Rivières, de Rachel Derooy-Ringuette, Élodie Gros et Caroline Savard, toutes trois du cégep de Sainte-Foy, et de Mylène Servant, du cégep Édouard-Montpetit. Les trois textes primés sont publiés dans cette page.

Le jury, présidé par Colette Baribeau, était composé de Huguette Lachapelle, Lise Bissonnette, Mathieu Laberge et Odile Tremblay. *Le Devoir* remercie ses partenaires dans ce projet, en premier lieu la Fondation du Devoir et l'Association québécoise des professeurs de français, puis les commanditaires du concours, Loto-Québec, Hydro-Québec, Guérin Éditeur limitée, Les Dictionnaires Le Robert et le musée Stewart. Nos remerciements aussi à tous les professeurs de français qui ont appuyé le travail de leurs étudiants.



De gauche à droite on reconnaît Colette Baribeau, membre de l'AQPF et présidente du jury, Rachel Derooy-Ringuette, la gagnante du 3^e prix, Huguette Lachapelle, présidente de l'AQPF, Caroline Savard, la gagnante du 2^e prix, et Lise Bissonnette, directrice du journal *Le Devoir*. N'apparaît pas sur la photo Élodie Gros, la grande gagnante.

Ma vie en rose

De rose en plus gris

Premier prix

ÉLODIE GROS
CÉGEP DE SAINTE-FOY

Attachez bien vos «xx» roses et vos «xy» bleus. Arevétez-vous de votre robe de princesse la plus fuchsia et calez-vous bien profondément dans le rouge de votre fauteuil de cinéma. Vous voilà fin prêts à passer une heure et sa demie fort agréables devant une fresque en deux couleurs: des orangés chauds d'abord, des bleus durs ensuite. Le réalisateur, Alain Berliner, se sert de ces deux éventails de tons pour créer une nette division dans son film *Ma vie en rose*. Ce long métrage nous dessine l'imaginaire onirique et la poésie primesautière d'un garçon de sept ans, Ludovic Fabre, qui croit être «une vraie gonzesse», comme il dit. Cette petite tragédie, délicieusement intelligente et inventive, nous offre d'éloquents camaïeux en toile de fond.

Au premier plan est peinte la confrontation entre la candeur bariolée de l'enfance et la lucidité grise de la vie adulte. L'ensemble nous présente une palette chromatique nuancée d'accents modernes et de motifs colorés dans laquelle prend place ce Ludo (Georges Dufresne) androgyne que Berliner décrit comme la «lumière» de son premier film. Plutôt remarquée, comme première entrée: on lui déroule le tapis rouge en lui attribuant le Golden Globe du meilleur film étranger. C'était lui accorder le mérite que sa franche audace lui devait. «C'était assez casse-gueule, c'était un peu notre premier film à tous et on était assez inconscients», confie le cinéaste.

Elaboré tout en finesse, *Ma vie en rose* est ainsi le tableau d'un enfant aux airs saphiriques qui s'habille en petite princesse et se cherche avec crédulité tout en haut de ses chaussures à talons pour partir en rêve dans le monde édenique de Pam, sorte de Barbie. Fée-marraine de Ludo, Pam, accompagnée de son charmant prince Ben, est l'héroïne d'un feuilleton vivement bigarré. Lorsque Ludovic redescend de ses nuagés roses, il se retrouve dans la famille affable, homogène et solidaire qui est la sienne. Mais voilà que pour le travail de papa (Jean-Philippe Ecoffey), la petite smala s'installe dans une banlieue pittoresque où chaque voisin à les yeux rivés sur l'entrée de garage d'en face, qui est finalement le pâle reflet de la sienne. On est gentil,

on sourit avec éclat, mais la courtoisie a ses limites que Ludo et son bâton de rouge ne peuvent entraver.

Effectivement, tout se passe bien jusqu'à ce que ce dernier ait la singulière idée d'épouser Jérôme, le fils d'Albert, voisin mais avant tout patron de papa. On devine les conséquences: papa perd son boulot, maman (Michèle Larocque) son contrôle, et grand-maman (Hélène Vincent) tente de rattrapper la situation, n'étant pas directement atteinte par les pressions sociales. Tandis que l'un pâlit, que l'autre devient bleue et que la dernière essaie de voir rose, Ludo doit changer d'école et est plutôt mal dans son pantalon. «On a voulu aborder un thème grave sur le ton de la légèreté», confirme Berliner. C'est un film sur la peur de l'autre, sur le rejet, sur le regard sévère des gens posé sur la différence. Le si souriant voisinage exclura donc avec traîtrise les Fabre.

Le réalisateur a su habilement éviter le blafard cliché du reniement total, comme savent le faire facilement tous ces feuilletonistes livides, moralistes et linéaires, lorsqu'ils traitent de la différence. Du haut court de ses sept ans, l'éthéré Ludovic, interprété avec adresse et naturel, connaît ça, lui, la différence. Bien qu'il soit bouleversé par les brasiers qu'il attise, il sait déjà rester solidement placide face à son univers social: la confrontation hors norme ne semble pas trop l'atteindre dans ses convictions. À ce propos, quelqu'un a dit: «Mieux vaut passer pour fou que de passer tout droit.»

Pour se rassurer, l'enfant voluptueux dans ses jupes larges ira dégoiser avec confiance une féminine théorie scientifique (ce sont toujours les plus sécurisantes). Il s'acharnera à croire que le bon Dieu, en lui envoyant ses «xx» de fille à sa naissance, aurait échappé un «x» et un «y», l'aurait remplacé pour former ainsi la formule «xy» masculine. Parlant de masculinité, j'ai eu le coupable plaisir d'observer Pierre, le papa de Ludo, directement atteint dans sa virilité. Il aurait sans doute préféré un fils comme le petit Nicolas de Sempé, qui se bagarre avec les copains et qui joue au foot, à un enfant qui aime les rondes, les douceurs et les échanges sensibles.

De ce film au sujet délicat, le cinéaste n'a tiré aucune morale. Voilà qui fait du bien! Adroïtement, le film ne se mouille absolument pas à propos de l'avenir de l'enfant et n'affiche à aucun moment ses couleurs. Il ne fait que nous suggérer brillamment d'in-

finies hypothèses. Futur Mado? Homosexuel? Transsexuel? Peut-être que les lubies de Ludo n'étaient après tout que de simples fantasmes. On n'en sait rien et on s'y résigne sagement. Le film traite admirablement d'homosexualité sans jamais la mentionner et n'y suggère pas de solution comme si c'était une maladie. Sur une fin si ouverte, j'ai senti que la seule solution alternative possible eût été — comme dans les films *Smoking* et *No smoking* d'Alain Resnais — de nous offrir une diversité de finales différentes.

Si Berliner n'affiche jamais ses couleurs morales, son film, diapré de teintes dansant avec les unes puis confrontant les autres, m'a véritablement secouée par sa facture visuelle. Avec ardeur, des designers se sont joints à l'équipe artistique afin de créer une unité haute en couleur, digne des plus euphoriques œuvres de Pierre et Gilles. Tout y est beau et moderne: les costumes, les décors réalistes des Fabre, ceux fantastiques de Pam, les personnages et les couleurs. D'ailleurs, ces dernières prennent une place importante dans le déroulement puisqu'elles servent, entre autres, à séparer le film en deux parties bien distinctes: au début, les personnages nagent dans un bonheur chamarré d'une gamme de rouges, d'orangés et de roses. Puis, de «gris en plus noir» (Saint-Denis Garneau), tout devient bleu terne et fade. Quelle superbe attention! «J'aime beaucoup l'idée que le décor fasse avancer l'histoire», avoue le réalisateur. Cette homogénéité, on la retrouve même dans la musique qui a, elle aussi, sa touche contemporaine par ses quelques mesures finement colorées et légèrement techno. Comme l'a si magnifiquement dit le petit Alexandre, dans *Le Temps d'Alexandre* de Robert Jasnin: «Faire de la musique, c'est un peu comme mettre de la couleur sur le silence.»

Pendant que le pape continue de mépriser l'homosexualité et que des centaines de milliers de Cubains sont allés s'enthousiasmer devant sa robe (qui n'est sûrement pas celle d'une princesse), un Ludovic Fabre encore vert nous grise de ses questions sur la bête noire que peut être la différence. On l'aime, on en veut un pareil, avec ou sans la robe, il nous a séduits. On se relève de son fauteuil rouge, on se sent un peu plus rose qu'à l'arrivée et on a envie de faire place à de nouvelles couleurs.

Le Zubial

Les racines d'un Jardin

Deuxième prix

CAROLINE SAVARD
CÉGEP DE SAINTE-FOY

Au beau milieu d'un dîner mondain aussi solennel que soporifique, se lever et prendre aimablement congé de nos hôtes en expliquant que l'on s'embête, tout simplement. S'introduire avec effraction dans une bibliothèque par une nuit d'insomnie, sous prétexte qu'il ne nous plait pas d'attendre le matin et l'ouverture publique pour bouquiner. Escalader la façade d'une demeure et se glisser par une fenêtre pour courtiser une personne convoitée, n'en déplaise au conjoint de ladite personne. Fracasser les lieux communs. Déstabiliser son entourage par une conduite insolite...

Autant de désirs irraisonnés — mais diablement tentants — qui germent, un jour ou l'autre, dans les esprits les moins frondeurs, les plus attachés aux normes sociales. Des désirs hélas vite jugulés, bien-séance oblige. De la poignée d'oiseaux aussi rares qu'audacieux qui possèdent le culot nécessaire pour passer outre et concrétiser leurs fantasmes émerge la figure peu banale de Pascal Jardin, mort en 1980 à l'âge de 46 ans, de son vivant un être fantasque, excessif et contradictoire, amant des femmes par vocation, écrivain et scénariste à ses heures perdues, ayant donné naissance à six livres et plus de 90 films, dont *Le Chat*, *La Veuve Couderc* et *Le Vieux Fusil* (césar du meilleur film, 1976), de même que la série *Angélique, Marquise des Anges*. Bref, un Arsène Lupin métré de Cyrano — ou d'Artagnan? — et de Woody Allen qu'a choisi de faire revivre son fils Alexandre dans son septième ouvrage, intitulé *Le Zubial* d'après le surnom paternel.

Ce «récit sur le bruit de son existence» n'est pas «un recueil de souvenirs mais un livre de retrouvailles», nuance le jeune écrivain français, lauréat du prix Femina en 1988 pour son roman *Le Zèbre*. Des retrouvailles, donc, entre le père et le fils, après 17 années consacrées par ce dernier à tenter de refouler «l'héritage génétique zubialesque», composé, semble-t-il, d'un amalgame de traits de caractère ex-

centriques, de pulsions démentes, d'actes hors normes pleins de panache ainsi que d'une bonne dose de folie et de fabulation. Le détonateur qui allait permettre de rabibochoer l'héritier rebelle avec l'auteur de ses jours survint en 1996 lorsque celui-ci apprit que veuve et maîtresses de celui-ci se réunissaient chaque année, depuis 16 ans, au jour anniversaire de sa mort, pour assister à une messe célébrée à la mémoire du défunt. Une telle loyauté réconcilie le fils avec le legs paternel et l'incite à coucher par écrit quelques soubresauts épiques qui ont ponctué la vie de Jardin père.

L'auteur de *Fanfan* et de *L'île des Gauchers* délaisse ici le roman pour pondre un ouvrage hybride qui tient à la fois de la biographie et de la rétrospective, un florilège foisonnant d'anecdotes délirantes, de portraits colorés et de singuliers dogmes familiaux, un fourre-tout grouillant de vie, mais débordant surtout d'amour et de nostalgie pour celui qui n'est plus. Il relate les foucades d'un Pascal Jardin épris d'insécurité et de situations extrêmes, raillant une fortune au casino pour en faire don le lendemain à la Croix-Rouge, de peur que ce tas de billets verts puisse venir chambouler son quotidien instable criblé de dettes. Il raconte un père partisan de la démocratie qui, devant le premier chagrin amoureux de son fils de 13 ans, là où d'autres se seraient bornés à reconforter leur adolescent, n'hésite pas à parcourir les tiers de l'Europe avec lui, de Paris à Ljubljana, histoire que son rejeton puisse attendre, en garde de la capitale slovène, le train qui ramenait sa belle sur les bords de l'Adriatique. Il parle d'un amant amoureux des femmes, de toutes les femmes — de la sienne en particulier, mais aussi des autres — qui offre un piano à l'une, 2000 bouquins annotés à une deuxième et le cambriolage d'un château à une troisième. Il dépeint aussi la pittoresque tribu Zubial, au sein de laquelle on retrouve, en tant que spécimens représentatifs, un oncle déconnecté de la réalité aux tendances mythomanes; le grand-père, magouilleur patenté, de son temps auguste éminence grise des sphères politiques françaises; la grand-mère, Moutie, une mémé égocentrique et extravagante aux idées biscornues, entourée d'une faune bigarrée

d'intellectuels détraqués, d'opiomanes fornicateurs et de militants hallucinés. Viennent se joindre au décor les satellites hétéroclites qui gravitent autour de ce petit univers où grandit Alexandre Jardin: les amis aux mœurs souvent étranges, les amants de sa mère qui lui enseignent le tennis ou le conduisent à sa leçon d'équitation, les maîtresses de son père, qu'elles soient prostituées, directrices d'agence matrimoniale ou danseuses de cabaret emplumées et paillardes.

La plume de Jardin fils, verveuse et déliée, humoristique et tendre, insuffle comme toujours à la narration un style vivant et coloré. Son élan est cependant à plusieurs reprises ralenti par les continuelles insistances de l'auteur sur le caractère singulier de son père — que l'on a saisi dès le premier chapitre — et la lourdeur du patrimoine génétique qui lui a été légué. Cette légère redondance alourdit le récit, sans pour autant le dépouiller de son intérêt. Elle met plutôt en lumière tout l'héritage Jardin qui coule dans les veines d'Alexandre de même que l'importance que celui-ci lui accorde.

Tout être humain passe à travers la vie en portant en lui ses ancêtres. Le Zubial hante tous les romans de son fils, surtout *Bille en tête*, dont la trame reprend une idylle qu'un Pascal de 15 ans vécut à l'époque avec une femme plus âgée et mariée, ainsi que *Le Zèbre*, qui lui emprunte ses habitudes, son penchant pour l'excès et son cancer mortel. Les personnages d'Alexandre Jardin portent une lourde charge patronymique. Dans *Le Petit Sauvage*, le héros, Alexandre Eiffel, descend de Gustave, l'auteur de la tour qui porte son nom, comme Alexandre Crusoé, de *Fanfan*, a pour ancêtre un Robinson, naufragé de son état. Nul ne peut se faire une place au soleil en restant à l'ombre de son arbre généalogique. «Ce que vous avez hérité de vos ancêtres, il faut le mériter par vous-même, autrement ce ne sera jamais à vous», a écrit Goethe. *Le Zubial*, au delà d'un vibrant témoignage d'amour d'un fils à la mémoire de son père, est le retour aux racines d'Alexandre Jardin, possible prélude à un épanouissement qui sera — espérons-le — perceptible dans de prochains romans.

Marius et Jeannette

Un rayon d'amour de l'Estaque

Troisième prix

RACHEL DEROY-RINGUETTE
CÉGEP DE SAINTE-FOY

À fil de l'eau, au son d'une musique terriblement mélancolique, un ballon Aglobe terrestre vogue nonchalamment. Il finit sa course au bord d'un petit port marseillais, à l'Estaque plus précisément, le quartier nord où sont érigées des usines et où vivent des ouvriers de la classe inférieure: les pauvres. Ce globe symbolise, selon le réalisateur Robert Guédiguian *À la vie, à la mort*, tout individu qui «porte en lui tous les rêves du monde». La touchante histoire de *Marius et Jeannette* aurait donc pu avoir lieu dans un tout autre environnement, mais le cinéaste l'a fait vivre où il a vécu, là où le soleil réchauffe, où il sent bon l'aïoli et où l'on parle la magnifique langue de Marcel Pagnol. Guédiguian sait bien que «pour le créateur, il n'y a pas de pauvreté, il n'est pas d'endroit pauvre, indifférent». Il faut être «assez poète pour appeler à [soi] les richesses» du quotidien (Rilke).

Les deux personnages principaux, Marius et Jeannette, brillamment interprétés par Gérard Meylan et Ariane Ascaride, sont au mitan de la vie. Selon les psychologues du développement, c'est à l'âge adulte moyen qu'on fait le point sur le passé et le présent, et sur ce que réserve l'avenir. Nos héros sont dans ce questionnement. Jeannette, femme très volubile dans la quarantaine, travaille comme caissière. Forte tête, elle s'est fait licencier. Elle vit maintenant encore plus pauvrement avec ses deux enfants, nés de mariages différents. Ils sont unis plus que jamais. Sa demeure délabrée donne sur une courrette typique de l'habitat méditerranéen. Dans son voisinage immédiat, il n'y a que des amis, des amis aussi mal foutus qu'elle, qui s'aident les uns les autres à «coups de gueule, de coups de pied au cul et d'éclats de rire». Un voisinage qui illumine la vie de Jeannette.

C'est lorsqu'elle décide d'aller voler des pots de peinture dans une cimetière désaffectée qu'elle fait la rencontre du gardien qui changera sa vie. Ce gardien est le taciturne, solitaire, mystérieux (faux boiteux) et réservé Marius. Il la braquera avec son fusil et lui dira de déguerpir. Puis, à la lumière de ses sentiments, il lui rapportera les pots de peinture, l'aidera à peindre, et la merveilleuse aventure commencera. Mais il ne faut pas s'imaginer que l'histoire des deux héros sera facile. Leur route est couverte d'obstacles. À cause de leurs durs amis respectifs et de leur situation sociale, il sera difficile pour eux de maintenir une relation claire.

L'histoire n'est pas seulement basée sur l'amour, elle raconte aussi les tracas quotidiens de notre société. Par exemple, Malek, le jeune garçon de Jeannette, s'interroge. Né d'un père musulman et d'une mère catholique, il ne sait plus à quelle divinité croire. Doit-il observer le ramadan? Doit-il croire en Allah? Est-ce Dieu le Père, le créateur? Comme dans le charmant *Un été à la Goulette* de Frédéric Boughedir, il est question d'intolérance, de fanatisme religieux et de racisme. Pour donner des réponses et des leçons sur ces sujets, un voisin de Jeannette, Justin, un professeur retraité, explique avec humour le pourquoi et le comment des choses. Ces scènes pédagogiques entrecourent l'histoire principale et éclairent par la richesse de leurs propos. Elles instruisent autant les adultes que les enfants.

Si l'amour et les problèmes sociaux servent de fondement à l'histoire, il ne faudrait surtout pas oublier l'amitié, thème majeur du film. L'amitié entre tout le voisinage, entre les hommes et les femmes. Une amitié où l'on apprend à vivre avec les défauts de nos uns et les qualités des autres. Les différences ne sont pas ici sources de conflit, mais bien de camaraderie. Tous s'encouragent et se soutiennent. Cette solidarité ressemble fort à celle que filme Cédric Klapisch dans *Chacun cherche son chat*. Là aussi, on y voit des voisins s'entraider, s'écouter et se comprendre. Issus du même milieu, ils réussissent à tisser des liens forts et à créer une cohésion sociale où règne l'attachement.

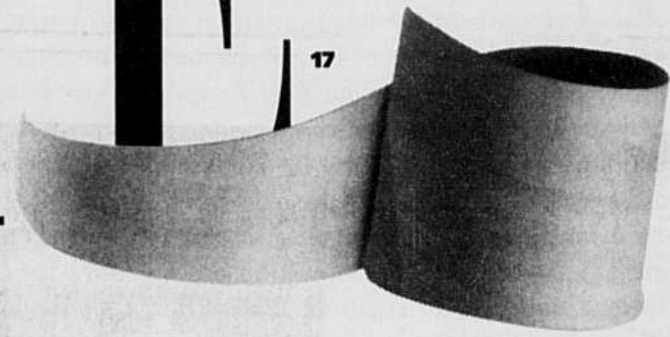
Les décors éclatants nous aident aussi à apprécier le film. Les paysages sont d'une beauté époustouflante. À l'extérieur, c'est la cimetière abandonnée qui est baignée par le soleil et sa chaleur qui nous fait rêver aux doux climats et paysages de l'Estaque; à l'intérieur, c'est la courrette commune qui nous rappelle l'agréable parfum de la Méditerranée. C'est en se référant à ce décor étincelant que Magali, la fille instruite de Jeannette, interprétée par Letitia Pesenti, décrit le problème social qui touche les habitants du quartier: «Cézanne a peint des paysages et des quartiers où les pauvres vivent. Mais ces tableaux finissent fatalement sur les murs des riches.» Paul Cézanne a en effet traduit la beauté de ce monde sur toile. Il était attiré par l'ensoleillement typique du golfe de Marseille, avec ses rochers, ses arbres éternellement verts et ce bleu azur qui caractérise si bien la mer de ce coin de France. Entre 1882 et 1886, il peint une série de tableaux du golfe, avec les villages en premier plan et, bien sûr, les cheminées d'usine, propres à l'Estaque. Mais sa véritable source d'inspiration, c'est l'extraordinaire luminosité des lieux.

Dans son long métrage, Guédiguian conserve l'esprit des films des années 30 des cinéastes français Jean Renoir et René Clair. La sensualité lumineuse, le réalisme et la fantaisie poétique de ces artistes se retrouvent aussi dans *Marius et Jeannette*, mais un soupçon de chaleur du Midi et d'odeur d'ail y sont ajoutés. Comme Lelouch, de film en film, Guédiguian travaille avec sa famille d'acteurs. L'amitié est perceptible et nous sentons un véritable plaisir de jouer et un esprit de fête. Prix Gervais à Cannes en 1997, *Marius et Jeannette* «éclaire l'une des plus belles histoires d'amour» (Thierry Klifa, *Studio*). Mais c'est peut-être surtout une délicieuse histoire d'amitié. À travers la caméra, le cinéaste fait parler le peuple, et c'est ça qui nous touche. Peu importe où nous habitons, ce film parle à notre humanité. Et ainsi le petit globe terrestre peut continuer sa route...

Réalisation: Robert Guédiguian. Scénario: Robert Guédiguian et Jean-Louis Milesi. Interprétation: Ariane Ascaride (Jeannette), Gérard Meylan (Marius), Pascale Roberts (Caroline), Jacques Boudet (Justin), Frédérique Bonnal (Monique), Jean-Pierre Darroussin (Dédé). France, 1996, 102 minutes, v. o. f.

LE DEVOIR

FORME



1 Lun, Américain, dessine aux USA, l'autre, un Mexicain, fabrique au Mexique. Ça donne Olé ink, une vaste gamme destinée aux marchés moyenne gamme.

trous-trous évoquent l'ombre des arbres...

11 Une baignoire venue d'Écosse, toute d'acier (chez Submarine à Glasgow, 44-141-243-2424).

12 L'architecte new-yorkais Paul Diekers se lance dans le mobilier avec ses créations d'un «modernisme classique». Du solide, beau et bien fini (212 255-4545).

2 Du cousu main *made in London* pour les émules de James Dean (Automotive Collection de Maximum Design).

3 Gag poétique du Montréalais Georges Audet, appelé le Meuble du bonheur: on ôte le couvercle et on voit sa tête au fond du baril (il y a un miroir), entourée des fleurs qui tapissent les parois.

4 et 7 Fauteuil super-confortable (je l'ai testé) et tables à café-valises. Rodney Allen Trice, de Brooklyn, crée des exemplaires uniques à partir de morceaux trouvés aux rebuts (TOMT, 718 237-9781).

5 Chez Get Real, dans l'État de New York (914 452-3988), on fait tout avec du béton, même cette baignoire appelée Zen.

6 Kevin Costner, Sigourney Weaver, Annie Leibovitz s'achètent des morceaux à l'atelier new-yorkais de Tucker Robbins, où des pièces de bois datant des XVIII^e et XIX^e siècles sont intégrées à d'autres plus neuves.

8 Tout sur le design britannique et 30 de ses stars, sur le site superluxe: www.virtualdesigncentre.com. En démo gratuite jusqu'au 31 mai, ensuite sur abonnement.

9 Ligne nette, verre plié de couleur vert pomme: Bendy chez Zeritalia (Milan) résume bien le décor type 1998 (présenté à l'ICFF par Totem, top boutique design de New York, 71 rue Franklin, SoHo).

10 Cette année, l'Américain Richard Schultz réédite ses célèbres chaises longues créées pour Knoll avec Bertioia en 1966 et lance en même temps Topiary, une nouvelle gamme de meubles de jardin en plaques d'acier dont les

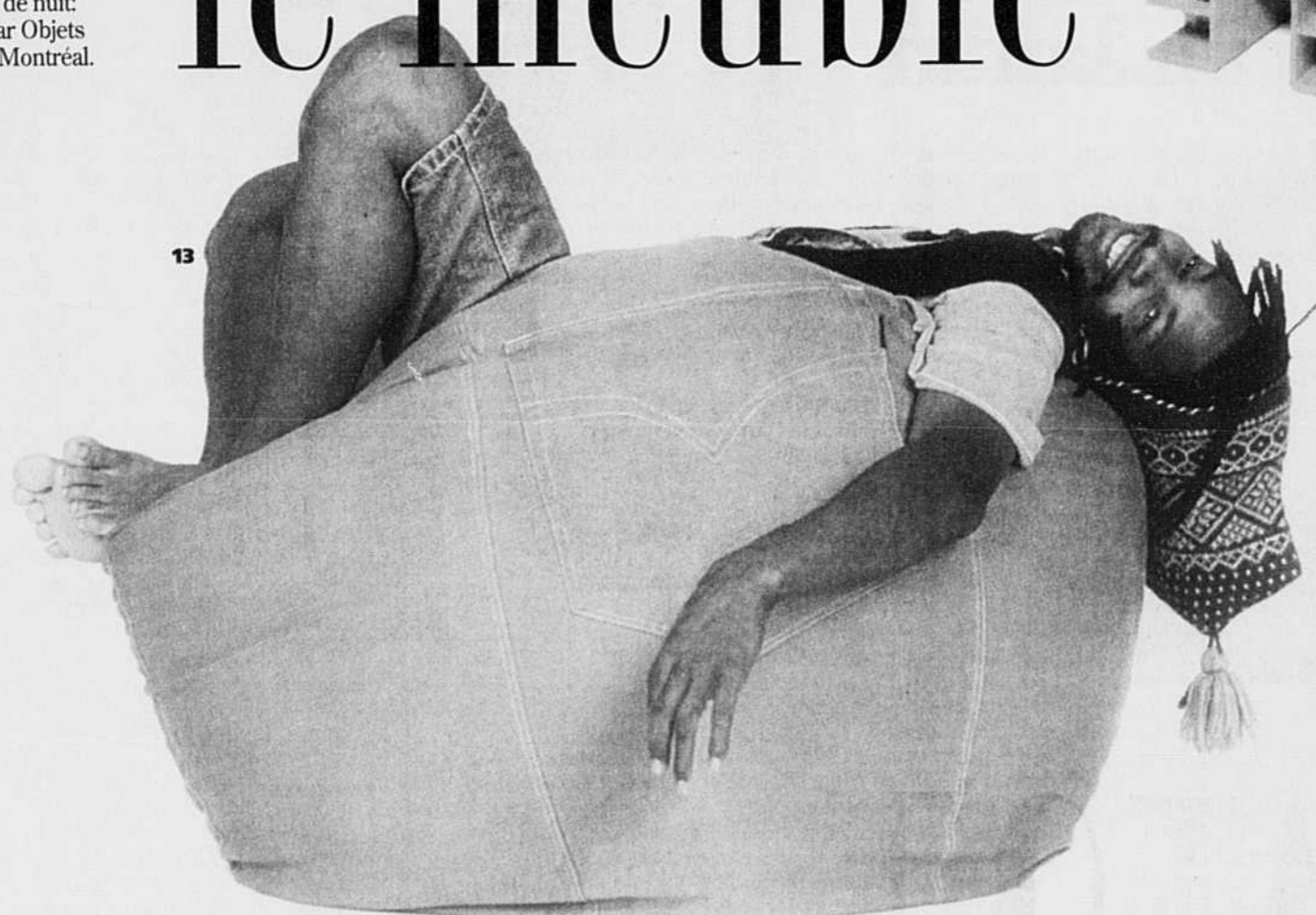
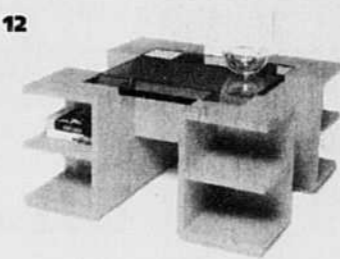
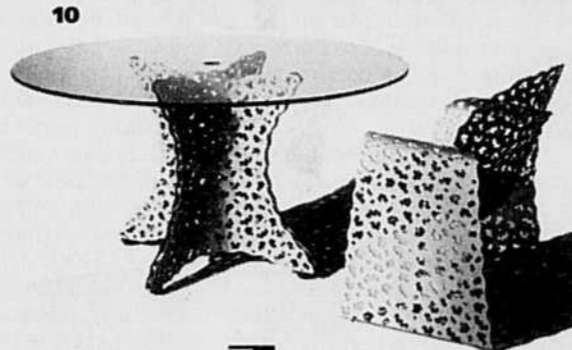
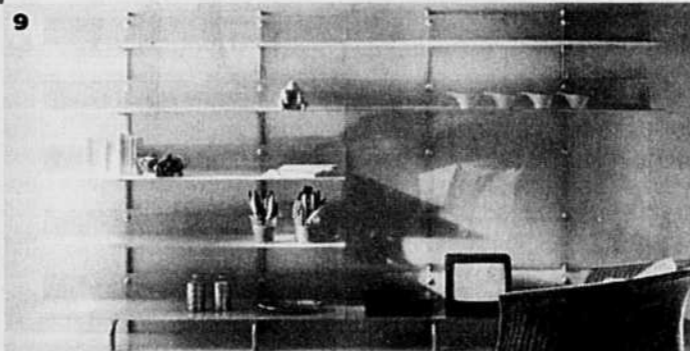
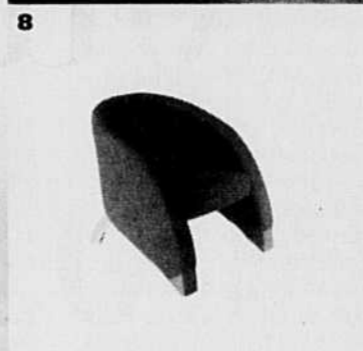
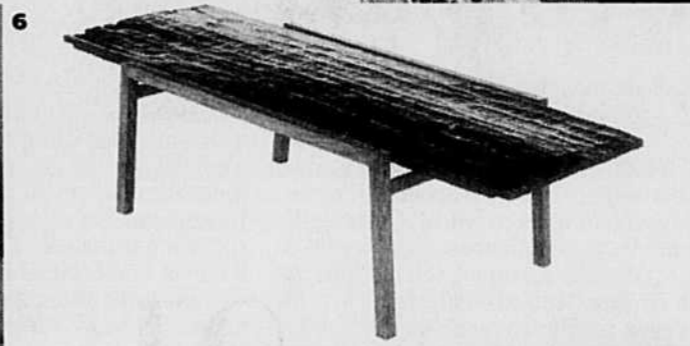
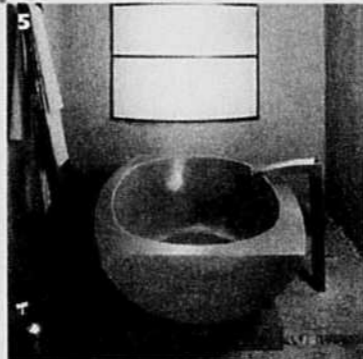
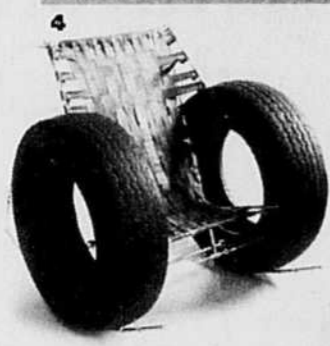
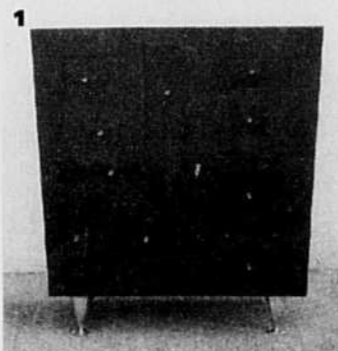
13 Le célèbre Sacco des sixties, amélioré par la Californienne Françoise Sejourne. Eazy Bean prend des formes de poires, ballons de foot, etc. Recouvert de housses lavables en tissu jeans peau de pêche aux couleurs vitaminées, il est rempli de matériaux 100% recyclé (415 255-8516; eazybean@aol.com).

14 Totem italia: du kit à l'italienne avec des tranches de contreplaqué sciées au laser.

15 Furniture New York est une association sans but lucratif de designers, vouée à la diffusion des produits de ses membres dont, ici, les lampes de Christa (212 475-3106, bergman@cyberg.com).

16 Du nord de l'Angleterre, l'incroyable sculpteur-ébéniste Gareth Christopher Jones présente sa Metaphoric Martha, qu'aurait admirée William Morris (161 449-8853).

17 Pour garder les condons sur la table de nuit: Zoid, par Objets objets, Montréal.



SOPHIE GIRONNAY
La foire du meuble contemporain de New York ou ICFF le 16 mai, le Salon international du design d'intérieur de Montréal ou SIDIM le 21 mai, 1200 exposants là-bas, 300 ici: j'en ai vu, du meuble, depuis deux semaines! Vous voulez connaître les nouvelles «tendances»? Eh ben, y en a pas, na!

La nostalgie des années 50 et 60 continue de ressurgir, sous toutes les formes imaginables, allant de la rage du contreplaqué moulé à la réédition massive des Eames et autres classiques (notamment par Herman Miller for the Home). Signalons les petites modes qui refusent de mourir: le rotin, la forme marguerite, le plastique translucide, les couleurs de bonbons.

Ma palme du futurisme va à Artemide pour sa lampe dont l'intensité, séparée par couleurs du prisme, se règle à la télécommande (on monte le rouge, on baisse le bleu, etc.)!

Ma palme du ridicule va aux pattes de meubles en branchaille mais fausse, moulée dans le bronze ou le métal. C'est l'effet pervers d'une autre nostalgie montante, le folk art américain et le Arts & Crafts, dont les valeurs inspirent, par ailleurs, beaucoup de créateurs authentiquement contemporains.

Au rayon «courants de fond», cependant, il est clair que le meuble est à un carrefour, où il hésite tel la girouette. Il flirte avec la sculpture et les métiers d'art. Il recycle en masse. Puis réinvente les matériaux grâce à la haute technologie. Il veut être démocratique mais aspire au luxe. Il veut se parer d'un nouvel usage symbolique, puis devient clown. Imitateur. Où vis-je, où vais-je, dans quelle étagère...

Enfin, notons qu'à l'ICFF de New York, les Britanniques débarquaient en nombre et en dynamisme: gaffe au retour du Swinging London! À Montréal, la beauté était italienne mais l'imagination plutôt québécoise, surtout chez les francs-tireurs.

C'est la foire dans le meuble

(La dor des dor - ryc - egl)



Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
 Marché Bonsecours (niveau 3)
 Montréal (Québec)
 Canada H2Y 1H2
 Téléphone : (514) 866-2436
 Télécopieur : (514) 866-0881
 E-mail : idsm@idsm.qc.ca
 Site web : <http://www.idsm.qc.ca>

La Galerie de l'Institut de Design Montréal, parmi les finalistes au concours Commerce Design Montréal 1998

Réalisé conjointement par la Société des designers d'intérieur du Québec et la Ville de Montréal, le concours Commerce Design Montréal récompense, depuis 1995, les commerçants montréalais ayant fait appel à des professionnels du design ou de l'architecture dans le cadre d'un aménagement ou d'un réaménagement de leur établissement.

La Galerie de l'Institut de Design Montréal est très fière de faire partie des 20 commerces sélectionnés cette année par un jury d'experts, pour la qualité globale de leur aménagement.

C'est maintenant au tour du grand public de faire son choix et de déterminer, d'ici le 10 juillet, les lauréats des Grands prix du public Air Canada. Tous sont donc chaleureusement invités à visiter les commerces finalistes présentés dans le guide Commerce Design Montréal 1998 et à faire connaître leur appréciation grâce au bulletin de vote qu'ils y trouveront.

Ce guide est disponible sans frais dans les Maisons de la culture, dans les bureaux Accès-Montréal ainsi que dans les commerces sélectionnés dont la Galerie de l'IDM au

Marché Bonsecours. On pourra également en trouver un exemplaire inséré dans les numéros de juillet des revues Clin d'oeil, Ocean Drive et Commerce (parution dès le début juin).

L'Institut de Design Montréal tient, à nouveau, à souligner l'excellence du travail accompli par les organisateurs du SIDIM de cette année et du concours Commerce Design Montréal 1998, notamment Mme Ginette Gadoury, présidente du SIDIM, M. Denis Chouinard, président de la Société des

designers d'intérieur du Québec (SDIQ), Mme Marie-Josée Lacroix, commissaire au design au Service de développement économique de la Ville de Montréal ainsi que M. Stéphane Leduc, président du jury et porte-parole du concours.

Galerie

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!
 Du lundi au samedi : 10 h à 18 h
 Dimanche : 10 h à 17 h